

AGNÈS VARDA

CLÉO

DE 5 À 7



nrf

AGNÈS VARDA

**CLÉO
DE 5 A 7**

scénario

nrf

GALLIMARD



AGNÈS VARDA

Cléo de 5 à 7

nrf

GALLIMARD

CLÉO DE 5 A 7

AVANT-PROPOS

Difficile, deux mois après la sortie d'un film, deux ans après son écriture, de penser à une préface. Il s'agit de présenter un livre, aide-mémoire pour ceux qui ont vu le film, ciné-roman pour les autres.

Ce texte est une continuité dialoguée, il ne comporte pas les indications techniques ni le découpage des plans, ni leur durée, ni leur « valeur », ni leur dessin, etc.

Et pourtant le film n'a pas été écrit comme un scénario, traduit ensuite en cinéma. J'essaie de travailler bien en désordre, car j'aime que la focale d'un objectif précède parfois dans ma pensée une figure. J'aime aller du site à la « situation », du travelling au tourment, du tempo d'un découpage à une pensée.

J'essaie d'utiliser le vocabulaire plastique du cinéma avant que les idées sur le film ne se figent dans des mots.

Ce texte, donc, est à peu de choses près, celui qu'avaient les producteurs pour se faire une idée du film. Les dialogues sont ceux du film. D'ailleurs aucune scène n'a été modifiée en cours de tournage ni en cours de montage,

parce que le minutage en était rigoureusement fixé, ce qui m'amène à parler du film.

Nous, cinéastes, qui faisons des films pour ne pas écrire des livres, il nous faut quand même écrire quelque chose sur nos films.

Voici donc quelques extraits des textes que j'ai dû rédiger pour « Cléo de 5 à 7 ».

Ce film se déroule « au temps présent ». La caméra ne quitte pas Cléo de cinq heures à six heures trente. Si le temps est réel, les trajets le sont aussi; les « durées » sont vraies.

Nous nous faisons tous de nous-même une idée, une image qui n'est pas tout à fait réelle, et en tout cas pas celle que voient les autres. Quand Cléo « se pense », elle se voit plus belle encore qu'elle est, plus blonde, plus fatale et moins drôle; elle se voit comme elle croit qu'on l'aime.

Mais les autres la voient autrement, et rien ne nous prouve qu'ils voient plus vrai.

L'essentiel est qu'un jour, et à cause de sa peur, Cléo elle-même se voit d'une façon plus lucide, ce qui veut simplement dire qu'elle prend du recul et comprend la relative importance de sa propre existence.

Ainsi les chapitres ont des noms de personnes, ils colorent le récit, ou plutôt l'angle sous lequel est peint le portrait de Cléo.

Elle se met à voir les choses et les gens d'une façon plus simple, jusqu'à une rencontre...

Le film sera tourné dans l'ordre du récit, en décors naturels et dans la rue à Paris.

(Texte pour les producteurs et les distributeurs.)

Cléo se débat entre sa coquetterie naturelle, qui est rassurante, et l'angoisse nouvelle qui lui suggère un monde inquiétant. Elle est le jouet des impressions qui la submergent par vagues. Il m'a paru intéressant de faire sentir ces mouvements vivants et inégaux, comme une respiration altérée, à l'intérieur d'un temps réel, dont les secondes se mesurent sans fantaisie.

Je voudrais qu'on écoute, en même temps, les variations du violon et le métronome.

Le film, dans son déroulement minuté, observe une durée objective.

A l'intérieur de ce temps mécanique, Cléo éprouve la durée subjective : « Le temps lui dure », ou « le temps s'arrête », ou « le temps glisse et l'entraîne ». Elle-même dit : « Il nous reste si peu de temps » et une minute après : « On a tout le temps ».

Je voudrais, malgré cette orchestration sur deux tempos simultanés, malgré le recul que demande une double audition, malgré donc le violon et le métronome également mis en valeur, qu'en écoutant les deux, on entende davantage le violon.

Je voudrais que l'histoire de Cléo, jeune femme blessée dans sa chair, et sans doute promise à la mort, beauté sans armes, esprit sans défense, que cette histoire touche les gens comme me touche les peintures de Baldung Grien,

wt

où l'on voit de superbes femmes blondes et nues enlacées par des squelettes.

(Texte d'information pour la presse.)

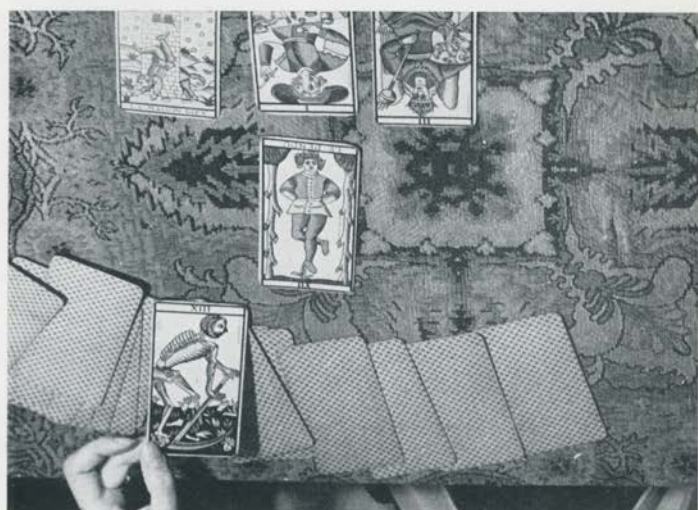
Cléo de 5 à 7 ou plus exactement de 5 heures à 6 h 30, c'est un portrait de femme entre l'enquête et la quête de soi-même, entre la coquetterie et l'angoisse, entre l'apparence et la nudité.

(Texte du film-annonce.)

Cléo, c'est une jeune femme nue qu'enlace un squelette et ensuite c'est le regard de cette femme.

(Texte pour le Festival de Cannes.)















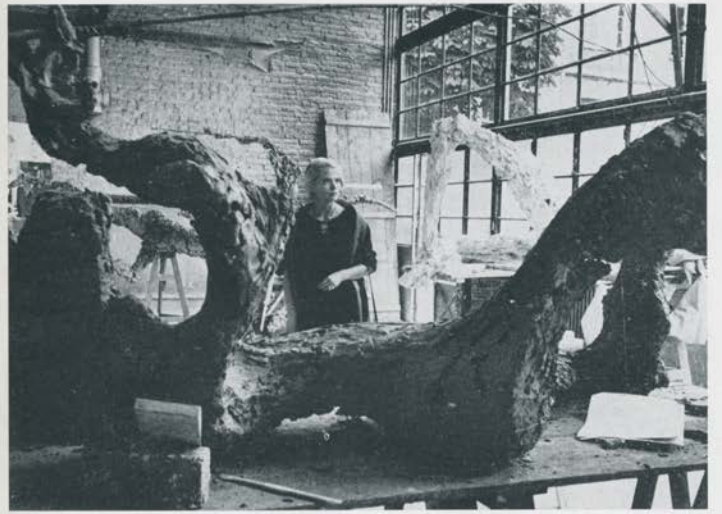
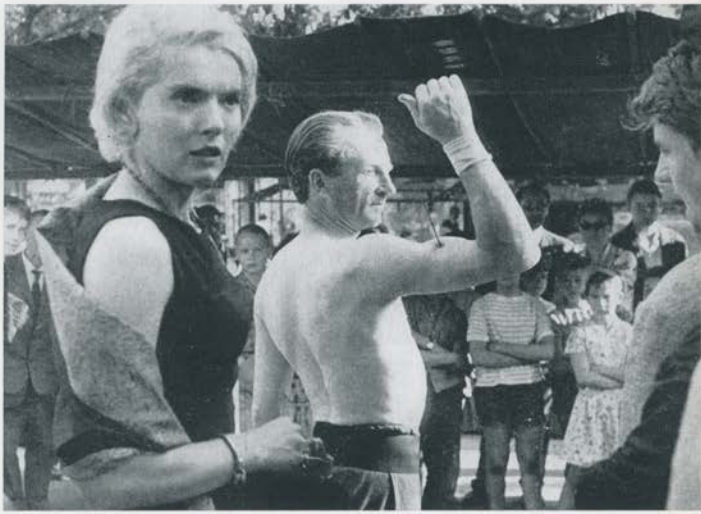




















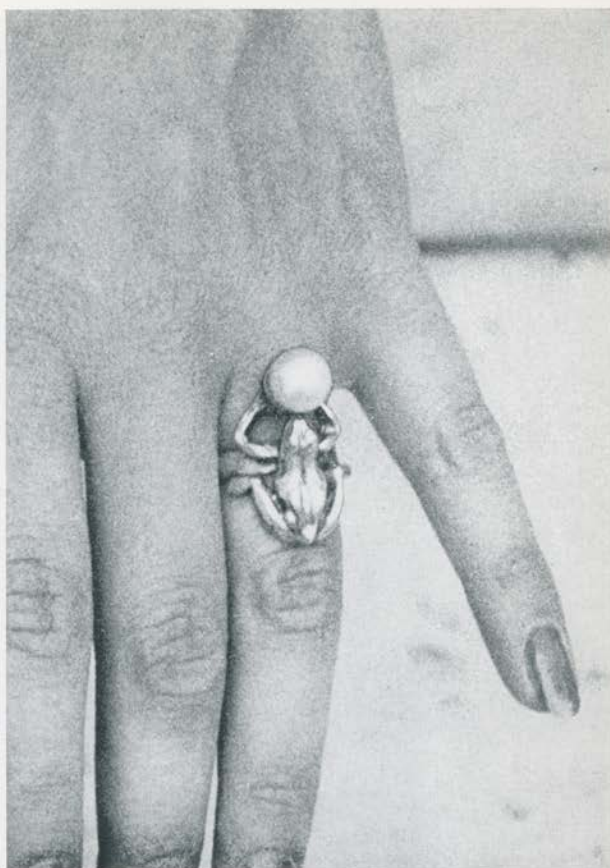












Cléo de 5 à 7

GÉNÉRIQUE

scénario, dialogues, mise en scène

AGNÈS VARDA

assistants-réalisateurs

BERNARD TOUBLANC-MICHEL et MARIN KARMITZ

musique

MICHEL LEGRAND

décors et costumes

BERNARD EVEIN

costumière

ALYETTE SAMAZEUILH

chef-opérateur

JEAN RABIER

cadreur

ALAIN LEVENT

assistant-opérateur

PAUL BONIS

montage

JANINE VERNEAU

assistante-monteuse

PASCALE LAVERRIÈRE

stagiaire

NOUNE SERRA

régisseurs

JEAN-FRANÇOIS ADAM *et* ÉDITH TERTZA

stagiaire

CLAUDE LAPORTE

chef-machiniste

ROGER SCIPION

maquilleuse

AÏDA CARANGE

script-girl

AUORE PAQUISS

photographe

LILIANE DE KERMADEC

ingénieurs du son

JEAN LABUSSIÈRE *et* JULIEN COUTELIER

mixage

JACQUES MAUMONT

directrice de production

BRUNA DRIGO

production Rome-Paris-Films

(GEORGES DE BEAUREGARD *et* CARLO PONTI)

DISTRIBUTION

(par ordre d'apparition sur l'écran)

<i>Cléo</i>	CORINNE MARCHAND
<i>Irma, cartomancienne</i>	LOYE PAYEN
<i>Angèle</i>	DOMINIQUE DAVRAY
<i>Le patron</i>	JEAN CHAMPION
<i>Le garçon</i>	JEAN-PIERRE TASTE
<i>La conductrice</i>	LUCIENNE MARCHAND
<i>L'amant</i>	JOSÉ-LUIS DE VILALLONGA
<i>Bob</i>	MICHEL LEGRAND
<i>Plumitif</i>	SERGE KORBER
<i>Dorothée</i>	DOROTHÉE BLANK
<i>Antoine</i>	ANTOINE BOURSEILLER
<i>Le Docteur</i>	ROBERT POSTEC

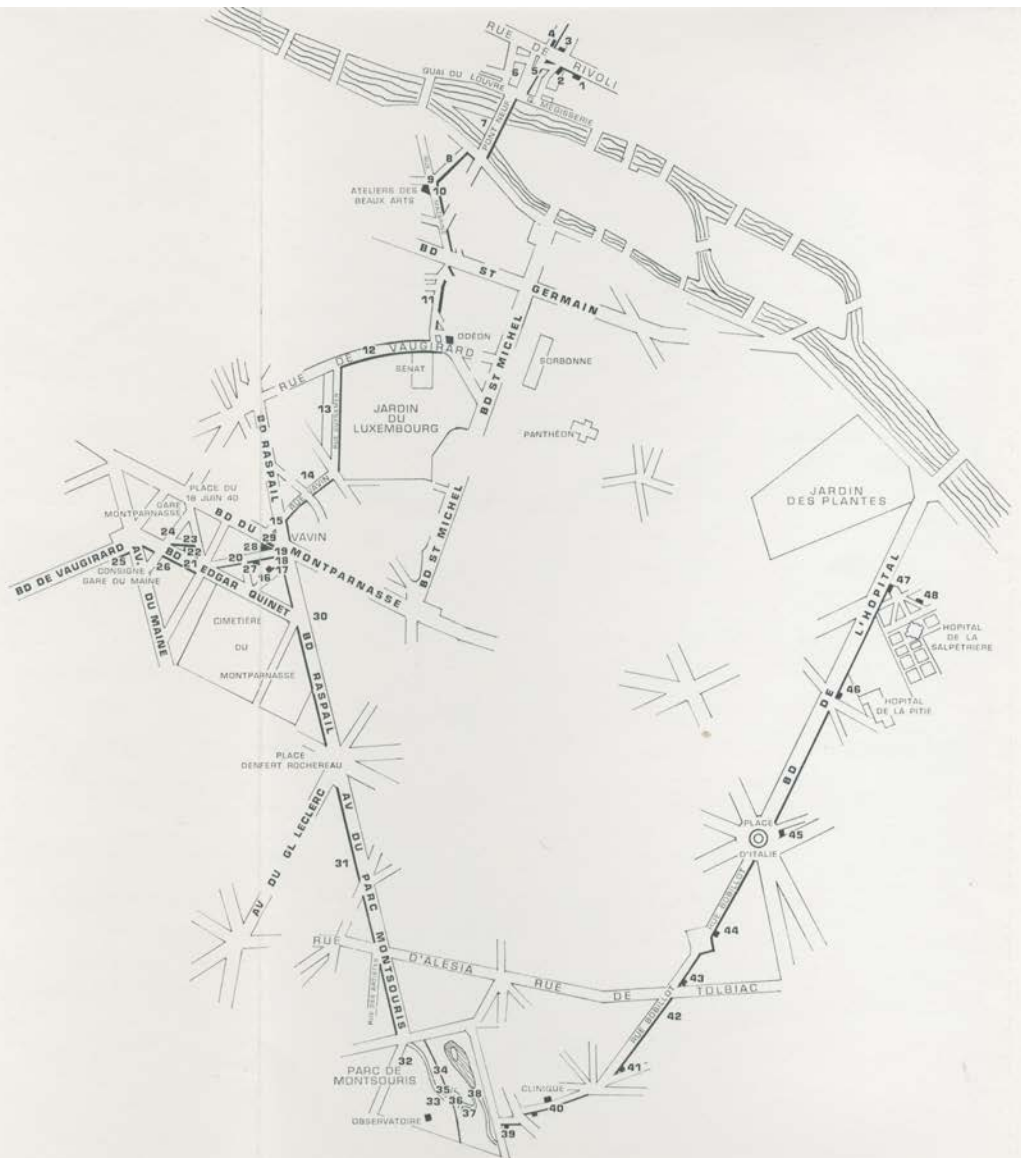
Pellicules Gevaert-Kodak
Laboratoires G.T.C.

Format 1/66

Tournage juin-juillet 1961

TRAJETS DE CLÉO

1. Cartomancienne
2. Café "ça va ça vient"
3. Chez Francine (*chapeaux*)
4. Taxis
5. Rue du Pont Neuf
6. Samaritaine
7. Pont Neuf
8. Rue Guénégaud
9. Embouteillage
10. Rue Mazarine
11. Rue de Condé
12. Rue de Vaugirard
13. Rue Guynemer
14. Rue Vavin
15. Bd Raspail
16. Maison de Cléo (6 Rue Huyghens)
17. Bonne Santé
18. Forain
19. Restaurant La Pagode
20. Rue Delambre
21. Forain
22. Académie de Sculpture
23. Passage du Départ
24. Rue du Départ
25. Consigne gare du Maine
26. Bd Edgar Quinet
27. Cinéma Delambre
28. Café Dôme
29. Taxis
30. Bd Raspail
31. Av. du Parc de Montsouris
32. Parc de Montsouris
33. Fin trajet taxi
34. Jeux d'enfants
35. Pont (*ligne de Sceaux*)
36. Escaliers
37. Cascade
38. Kiosque pagode
39. Début du trajet en bus
(arrêt du bus 21, dans le film arrêt du bus 67)
40. Rue de Rungis
41. Arrêt Rungis
42. Rue Bobillot
43. Arrêt Ste Anne
44. Arrêt Verlaine
45. Arrêt 67 (Place d'Italie)
46. Bd de l'Hôpital
47. Hôpital de la Salpêtrière
48. Barc final



- ## Prologue

Séquence tragico-contrastée — éclairages violents — plans de détails — cadrages à effet-drame.

Le générique, pendant lequel on ne voit que les tarots sur le tapis de table damassé, sera tourné en couleurs : c'est la vie illustrée (passé, présent, futur).

A la fin du générique, un deuxième jeu de tarots précisera dans le temps notre sujet : le présent.

Les visages, quand ils apparaîtront, ne seront pas en couleurs, et dès lors l'imagerie colorisée sera peu à peu remplacée par l'image en noir et blanc, qui prend ici le parti de la réalité.

Toute la séquence est sous le signe des mains.

En vue plongeante, sur le tapis de table, deux mains mélangent des cartes.

VOIX D'IRMA : Coupez, Mademoiselle, et choisissez neuf cartes de la main gauche.

VOIX DE CLÉO : Je sais. Trois pour le passé, trois pour le présent, trois pour l'avenir.

VOIX D'IRMA : Vous connaissez les tarots ?

VOIX DE CLÉO : Un peu, comme ça.

Les mains d'Irma ont pris les cartes choisies et les placent trois par trois — puis les retournent (jeu de tarots de Mlle Lenormand).

Ce sont d'abord :

— le Valet de Trèfle (K) : *Mercurie entraînant une jeune fille;*

— la Dame de Pique (U) : *une femme devant un buisson;*

— l'As de Pique (T) : *une femme qui navigue, assise, sur un taureau;*

Puis les cartes du deuxième rang :

— le Dix de Cœur (E) : *un alchimiste;*

— un homme : *le consultant;*

— le Dix de Trèfle (O) : *guerriers casqués et deux chevaux.*

VOIX D'IRMA : Vous n'êtes pas encore sortie... Le jeu parle mieux quand la consultante sort. Ah, vous voilà, je préfère.

Les cartes du troisième rang :

— le Trois de Carreau (E) : *deux frères;*

— le Trois de Pique (U) : *les Trois Parques;*

— et enfin une femme : *la consultante.*

A part cette carte à côté de laquelle apparaît le nom de Corinne Marchand et le titre du film, tous les autres cartons du générique, avant

et après cette carte, sont disposés au mieux de la mise en page.

La caméra isole les cartes, par une ou deux. Irma (off) commente le jeu dans l'ordre où les cartes — ci-dessus décrites — sont sorties.

VOIX D'IRMA : Voyons le passé. Vous avez eu un jeune amoureux. Il vous a influencée pour votre carrière. Ou appris votre métier... Est-ce que votre mère était veuve ?

VOIX DE CLÉO : Non.

VOIX D'IRMA : Alors vous avez près de vous une veuve qui vous tient compagnie... qui n'est peut-être pas très scrupuleuse pour la conduite de votre vie. Mais elle vous est très dévouée. Elle vous a fait partir de votre ville natale ou de votre milieu familial. Vers une vie plus libre, que de ce fait vous avez pu rencontrer un homme de cœur, très généreux. Il vous donne les moyens de vous consacrer aux arts. Je vois que vous avez un certain talent. Vous êtes musicienne peut-être. En tout cas vous aimez la musique. Oh... je vois qu'il est encore auprès de vous. Il est très présent.

VOIX DE CLÉO : Oh, non. Il est très bon pour moi, mais je le vois très peu.

VOIX D'IRMA : Alors il vaudrait mieux le remplacer. Tirez une autre carte, parce que celle-là c'est le consultant.

Les mains de Cléo retournent une autre carte (le Roi de Trèfle).

VOIX D'IRMA : C'est tout de même un homme qui s'occupe de vous en ce moment... un homme sage et instruit qui

donne des avis judicieux. Je vois les forces du mal. C'est sans doute un médecin. Son entreprise est hasardeuse... Je vois du changement, une lutte. Voyons pour l'avenir. Eh bien, évidemment, cette carte n'est pas très bonne. Elle ne laisse pas d'espérance d'union. Vous ne vous marierez sans doute pas. Il y a un départ, un voyage. Et ça, ce sont les Trois Parques... Et c'est vous qui êtes là.

VOIX DE CLÉO : Et alors, pourquoi suis-je là ?

VOIX D'IRMA : Le jeu est difficile, compliqué... Je ne vois pas très bien. Il faudrait en faire un autre. Coupez, s'il vous plaît. Et tirez quatre cartes.

Les mains de la cartomancienne poussent les tarots et prennent un autre paquet de cartes (tarots de Marseille). Cléo coupe et choisit quatre cartes. Ce sont : le Pendu, l'Impératrice, le Bateleur et la Maison-Dieu (à l'envers).

VOIX D'IRMA : Ah, le Pendu. C'est le changement — ça se confirme. Elle parle très bien cette carte, mais c'est la souffrance.

A partir d'ici on voit Irma et Cléo, leurs visages, leurs mains, très peu de plans généraux.

IRMA : Vous êtes malade ?

CLÉO : Oui.

VOIX D'IRMA : Eh oui, vous voilà : la femme — Vénus Astarté ; c'est sur vous la maladie.

CLÉO : Oui... moi...

IRMA, *parlant plus vite* : Et là, je vois une nouvelle connaissance. Vous allez rencontrer un jeune homme, un

bavard. Un bonimenteur, il vous amusera. Il n'était pas sorti dans votre jeu précédent, c'est une surprise.

VOIX D'IRMA : Oh, mais tout ne va pas bien. C'est votre maladie que vous prenez trop à cœur.

CLÉO : J'en étais sûre. C'est grave, n'est-ce pas ?

IRMA : Oui, c'est grave, mais il ne faut rien exagérer. Tirez encore une carte. Il faut réfléchir, il faut voir.

Cléo tourne une carte. C'est le Squelette.

CLÉO : Pour voir ça, merci !

IRMA : Vous vous trompez. Cette carte n'est pas forcément la mort. Les pieds et les mains sont couverts de chair. C'est une transformation profonde de tout votre être.

CLÉO : Assez, taisez-vous ! Depuis deux jours je le sais : dès qu'on m'a fait un prélèvement, j'ai compris. Je n'ai pas besoin d'attendre le résultat...

VOIX DE CLÉO : Et dans ma main ?

IRMA : En mains... je n'y connais rien, je ne sais pas.

Irma se lève. Cléo sanglote.

CLÉO : C'est donc si grave ?

IRMA : Voyons, mon petit, vous n'êtes pas raisonnable de pleurer comme ça... Qu'est-ce que vont penser les clients qui attendent... Je ne suis pas un oiseau de mauvais augure.

CLÉO : Oui, j'ai compris.

Cléo se lève, va jusqu'au miroir, se recoiffe, essuie ses yeux, puis paie Irma et lui serre la main sans un mot. Après le départ de Cléo on voit la cartomancienne ouvrir

une autre porte. On aperçoit un homme, en veste de pyjama, lisant le journal.

IRMA : Les cartes disent la mort. Et moi j'ai vu, j'ai vu le cancer. Elle est perdue.

L'homme n'a pas bougé. Irma referme la porte.

CHAPITRE I

Cléo de 17 h 05 à 17 h 08

Chapitre de la poupée-tragique.

Comme si le drame mettait en valeur sa beauté, Cléo s'apitoie sur elle-même et se plaint, tragique.

Dans la rue, au café, elle est le point de mire.

Objectifs longs foyers — Trames.

TRAJET : du 89 rue de Rivoli au café « Ça va, ça vient », rue des Bourdonnais.

D'un miroir rassurant à un miroir brouillé.

Dans la rue, elle nage-libre; dans le café, c'est un aquarium (colonnes brillantes, miroirs).

COULOIR ET ESCALIER DE LA CARTOMANCIENNE — RUE DE RIVOLI — CAFÉ.

Cléo fait quelques pas. Quatre clients de Madame Irma, qui attendent dans le couloir, lèvent les yeux vers elle. Cléo descend l'escalier, très digne. La caméra, sur un

rythme à trois temps, montre le visage de Cléo, et aussi ce qu'elle voit, le mur dépeint, la cour de l'immeuble. Cléo descend, elle s'enfonce; mais dans le hall il y a un miroir et son image, dix fois répétée, la rassure.

VOIX INTÉRIEURE DE CLÉO : Minute, beau papillon... Etre laide, c'est ça la mort... Tant que je suis belle, je suis vivante et dix fois plus que les autres.

Cléo sort et marche. La rue de Rivoli est pleine de monde. On se retourne sur elle. Des vendeurs l'interpellent. C'est une très belle fille qui marche. Dès qu'on la regarde, elle oublie sa peur ou du moins elle s'en fait une raison de plus d'être intéressante et pense « s'ils savaient... », persuadée que la pitié qu'elle susciterait serait en proportion avec sa beauté. Elle entre dans un café, non sans se faire remarquer, et retrouve Angèle (quarante ans, un peu ronde mais vive).

ANGÈLE : J'étais juste descendue une minute. Alors, Madame Irma vous a quitté la peur ?

CLÉO : Justement, non. C'est pire qu'avant. Les cartes le disent. Je suis malade.

ANGÈLE : C'est pas possible. Elle l'a vu dans le jeu ?

CLÉO : Mais est-ce que ça peut se voir sur ma figure ?

ANGÈLE : Mais non. Vous vous faites des idées.

CLÉO : Si c'est ça, je me tuerai ! Autant dire que je suis morte déjà.

Cléo s'est levée brusquement. A la jointure de deux miroirs elle cherche son image, d'abord déformée, puis fixe. Et elle éclate en sanglots.

CHAPITRE II

Angèle de 17 h 08 à 17 h 13

Séquence réaliste. Angèle est pleine de bon sens.

Elle est pour Cléo une soubrette-marraine-confidente, un peu maquerelle, un peu tata.

Cléo est pour elle une poupée-patronne.

Angèle voit les choses en face, au centre d'une réalité grouillante.

Objectifs-grands angles — Plans fixes — Images très nettes.

BISTROT « ÇA VA ÇA VIENT » (suite).

VOIX INTÉRIEURE D'ANGÈLE : Elle a pourtant ce qu'il faut pour être heureuse, mais elle a besoin qu'on la protège, c'est une enfant.

Angèle fait rasseoir Cléo, lui dégrafe la taille, la mouche, l'embrasse et l'évente.

ANGÈLE : Allons, Madame. Cléo, ma petite fille. Calmez-vous, voyons.

Le garçon fait signe au patron qui s'approche. Angèle prend des airs et entame avec le patron une conversation, dont Cléo, peu à peu, sera exclue. Il faut marquer ce qui reste en Angèle de la provinciale, prenant son temps pour raconter une histoire. En fait, personne ne l'écoute; dans ce grouillement de bistrot, chacun est seul et parle en vain. Un peu plus loin c'est un concerto pour deux dialogues, l'orchestre étant le brouhaha.

LE PATRON : Alors, ça ne va pas, la petite dame ?

ANGÈLE : Elle se tracasse. Elle se fait une montagne pour un examen médical.

LE PATRON : Vous savez, les docteurs, ça voit le mal partout. Ils ordonnent des examens comme autrefois des potions. C'est la mode.

ANGÈLE : Vous l'avez dit, c'est la mode.

LE GARÇON : Elle se trouve mal. (*A Cléo.*) Vous vous trouvez mal ?

ANGÈLE : Allons, Cléo, allons.

LE PATRON : Vous voulez un cordial ou un café ?

ANGÈLE : Voyons, mon petit.

CLÉO : Oh oui, un café.

ANGÈLE : Tu sais bien que ça va encore t'énervier, le café. Pas de café... (*Cléo pleure et prend l'air d'une martyre.*) Bon... eh bien, un café. La vie, tu sais, donne raison à l'envie. On dit le café énerve, un jour on s'aperçoit qu'il calme... Ce qui fait du mal hier, aujourd'hui fait du bien. Je vais vous raconter une histoire vraie de mon vil-

lage (je suis des Causses moi). Il y avait un homme qui avait de tout : une vigne, une femme, de beaux enfants et la santé ! Quand on a la santé, on a tout. Un jour il est malade, le docteur dit : il est condamné. Sa femme prend un air de veuve.

Un couple (off).

ANGÈLE (*suite*) : Lui, il se fâche, se lève du lit, tout fiévreux, demande du café et sa besace. Il veut s'en aller. Il fait le tour de sa chambre et dit :

LUI (*off*) : Dis-lui la vérité.

ELLE (*off*) : Non, je ne peux pas.

LUI (*off*) : Alors tu as honte de moi ou quoi ?

On voit le couple et Cléo. On ne voit plus Angèle.

ANGÈLE (*off*) : « Ce soir je suis un peu fatigué, mais demain je partirai. » La famille est affolée, on envoie chercher les parents, les oncles, les cousins. Il ne veut absolument pas entendre raison. — Vous m'écoutez ? — Alors il fait appeler le notaire et s'enferme avec lui. Tout est réglé. Et le lendemain, ainsi qu'il l'avait

LUI : Ta chambre, tu la loues, ou quoi ? Tu es tout de même chez toi, oui ou non ?

ELLE : Tu comprends pas.

LUI : C'est pourtant simple : j'en ai assez de partir de chez toi à 2 heures du matin. Après je suis crevé le lendemain, j'ai sommeil, je suis mort. Je veux dormir avec toi ou rien.

ELLE : Bon. Alors, rien.

LUI : Tu blagues ou quoi ?

annoncé, il part. Ses enfants l'accompagnent à l'autocar : on dirait des orphelins. Tout le village murmure « Folie » et plaint l'épouse qui est restée à la maison, assise sur une chaise, sans rien dire.

Le jeune homme est parti. On voit à nouveau Angèle, mais de loin.

ANGÈLE (*suite*) : Et voilà. Il se fait embarquer sur un cargo à Marseille. Il navigue. Il visite la Grèce, la Turquie, l'Égypte, l'Afrique. Il envoie des cartes postales, il écrit : « Je vois du pays. Bons baisers à tous. » Jamais question de maladie. Et puis il revient deux ans après, plus fort que jamais et l'air fier. Sa femme était morte par accident. Il est resté au village, il est vieux. Il parle toujours de son voyage en Méditerranée, c'est la grande affaire de sa vie.

LE PATRON : S'il faut écouter les docteurs, on est vite mort.

ANGÈLE : C'est pas tout ça. Qu'est-ce qu'on vous doit ? Il faut qu'on rentre, nous autres.

LE PATRON : Non, non, laissez ça. C'est la tournée du patron.

ANGÈLE : Vous êtes gentil, vous.

Cléo s'est rajustée, recoiffée. Les deux femmes sortent, accompagnées jusqu'à la porte par le patron.

RUE DE RIVOLI.

En un seul plan, on les voit traverser la rue de Rivoli, courant parmi les voitures, et arriver jusqu'au magasin de chapeaux. Elles s'arrêtent, regardent les chapeaux, sourient.

CLÉO : C'est celui-là que je veux.

ANGÈLE : En cette saison ? de la fourrure ? Cléo, voyons !

CLÉO : Si, si...

MAGASIN DE CHAPEAUX (« Francine », rue de Rivoli).

Elles entrent dans le magasin. Une vendeuse s'avance.

LA VENDEUSE : Mesdames, vous désirez ?

CLÉO : Je voudrais un chapeau. Puis-je en essayer quelques-uns ?

LA VENDEUSE : Mais bien sûr, Madame. Quel genre auriez-vous désiré ?

CLÉO : Celui-là, celui-là, celui-là... et celui-là.

Angèle s'assoit. Cléo commence à tourner dans le magasin. (On aperçoit des clientes qui ajustent des voiles de

mariée.) Elle essaie le bonnet de fourrure, puis quelques chapeaux, prend des mines, pose pour la galerie, met du désordre. Elle revient vers Angèle, coiffée d'une galette en plumes extravagante.

LA VENDEUSE : Celui-là est vraiment chic. Il flatte Madame.

ANGÈLE : Un de plus ! Alors, est-ce qu'il te plaît ? Il est de saison, au moins.

CLÉO, *éclatant de rire* : Non, pas du tout.

ANGÈLE, *levant les yeux au ciel* : Caprice...

CHAPITRE III

Cléo de 17 h 13 à 17 h 18

La scène de l'achat du chapeau, commencée dans le Ch. II, telle que l'a vue Angèle, se continue telle que la voit Cléo.

Tous les chapeaux lui vont à ravir et les passants aperçoivent à travers les grandes vitres de la vitrine une créature de rêve qui évolue comme dans un aquarium.

L'eau + le cristal = le miroir.

Ce chapitre a deux grands mouvements :

a) le déplacement ondulé de Cléo parmi les chapeaux.

Coquetterie rassurante. La femme.

b) le trajet du taxi, avec arrêts brusques, dans lequel Cléo retrouve son découragement, sa fatigue, sa peur.

La petite fille.

Objectifs long foyer — Trames.

Mouvements de caméra voluptueux.

MAGASIN DE CHAPEAUX (*suite*).

VOIX INTÉRIEURE DE CLÉO : Tout me va, ah, c'est agréable, je me saoulerais d'essayer des chapeaux et des robes.

Cléo continue à essayer des chapeaux, mais on ne voit plus les autres clients du magasin. On voit seulement des miroirs, des reflets, et des détails. Elle finit par poser sur sa tête le bonnet de fourrure.

CLÉO : Décidément, le noir me va très bien. Mais tout de même, je préfère celui que j'ai vu en premier.

LA VENDEUSE : Il vous va très bien, s'il vous plaît.

CLÉO : Et voilà ! C'est celui-là !

LA VENDEUSE : Vous voulez un paquet ou un carton ?

CLÉO : Non, je le garde sur moi.

ANGÈLE : Vous n'allez pas le garder sur la tête ! Un mardi ! Jamais on ne porte un habit neuf le mardi.

CLÉO : Mais un chapeau ?

ANGÈLE : Rien de neuf.

LA VENDEUSE : Vous désirez quand même un carton ?

ANGÈLE : Tu ne veux pas attirer le malheur, non ?

Cléo et Angèle s'approchent de la caisse. Cléo paie (son argent est en vrac dans son sac), elle tend la main pour prendre le carton. Angèle se fâche.

ANGÈLE : Même à la main, on ne porte rien de neuf le mardi. Je te l'ai dit... Vous serez bien aimable de livrer chez Mademoiselle Cléo Victoire, 6, rue Huyghens.

LA VENDEUSE : C'est elle... C'est vous... Mademoiselle. Moi qui aime tant votre voix. Si j'avais pensé vous voir un jour ici... Vous croyez que Mademoiselle me donnerait une photo dédicacée pour le magasin ?

CLÉO : Mais bien sûr. Vous ferez livrer tout de suite, n'est-ce pas ?

LA VENDEUSE : Mais oui.

CLÉO : Au revoir.

Un mannequin de mariée semble bénir leur sortie.

RUE DE RIVOLI, puis TRAJET EN TAXI, rue du Pont-Neuf, Pont-Neuf, rue Guénégaud.

Cléo et Angèle marchent rue de Rivoli jusqu'à l'angle de la rue du Pont-Neuf, elles vont prendre un taxi.

ANGÈLE : Non, pas celui-là, c'est un trop mauvais numéro.

Elles en prennent un autre et s'installent. Au volant, une jeune femme.

CLÉO : C'est une déesse, j'aime ça.

LA CONDUCTRICE : C'est pas une DS, c'est une ID.

ANGÈLE : Une idée comme une drôle d'idée ?

LA CONDUCTRICE : Oui, c'est ça.

Un temps.

ANGÈLE : Vous êtes fatiguée ?

CLÉO : Oui, il me semble que je n'ai plus de vie.

ANGÈLE : Quelle folie ! C'est la fatigue qui vous fait ça.

La caméra, pendant cette séquence de taxi, est placée tantôt à la place de Cléo et l'on sent le déplacement parallèle des autres voitures, tantôt à la place des conducteurs

de voitures parallèles. On a la sensation d'un va-et-vient avant-arrière. Le taxi s'arrête au quai puis s'engage sur le pont, on voit l'île Saint-Louis, la Conciergerie. Une auto arrive à la hauteur du taxi. Un homme sort la tête, façon baratineur.

UN HOMME : Vous habitez chez vos parents ? Faites-moi un petit sourire, eh bêcheuse !

Cléo et Angèle rient. Le taxi s'arrête au feu rouge. La femme-chauffeur allume la radio. On entend un rock. L'auto repart.*

LA CONDUCTRICE : Vous aimez les chansons ? Moi, oui.

CLÉO : Non, pas cette chanson. Ah ! que c'est mauvais ! Ce disque est une trahison. Le pressage est pas possible, il faut le refaire. Arrêtez. Mais arrêtez.

Le taxi s'arrête, en pleine circulation au coin du quai et de la rue Guénégaud.

CLÉO : Mais non ! j'ai dit : arrêtez la musique, c'est moi qui chante !

LA CONDUCTRICE (off) : Vous ! Oh, ça alors ! Justement j'aime bien cette chanson-là.

Cléo met la tête à la portière et voit des masques nègres dans la vitrine d'un antiquaire. Elle semble mal à l'aise. Le taxi repart.

ANGÈLE : Mais qu'est-ce que vous avez, Madame ?

CLÉO : J'ai mal au cœur.

* Voir textes chansons.

ANGÈLE : C'est pourtant tout ouvert.

LA CONDUCTRICE (off) : Et la musique, ça ne vous soulage pas ?

CLÉO : Non.

LA CONDUCTRICE (off) : Moi j'aime ça, la radio. Et puis c'est utile, c'est comme Appel-Taxi, ça nous fait travailler, ça.

ANGÈLE (off) : C'est un dur métier pour une femme.

LA CONDUCTRICE (off) : Et même un peu dangereux, qu'on dit ! Mais moi, j'aime ça.

CLÉO : Et la nuit, vous n'avez pas peur, la nuit ?

LA CONDUCTRICE (off) : Mais non, pourquoi ? peur de quoi ?

L'auto est de nouveau arrêtée devant la vitrine du magasin « Argiles » (masques nègres). On entend du chahut, des sifflements, et un noir apparaît à la portière. Cléo pousse un cri et recule. (Le décor réel a annoncé, deux fois, l'apparition vraie d'un étudiant noir déguisé en sorcier.)

ANGÈLE : Mais qu'est-ce qui se passe ?

LA CONDUCTRICE (off) : C'est encore les jeunes gens des Beaux-Arts qui s'amusent à embouteiller les rues.

Angèle de 17 h 18 à 17 h 25

Angèle est « liante ». Cléo ne l'est pas, elle est absente. Pendant la fin du retour en taxi, c'est la conversation d'Angèle avec la conductrice qui a de l'importance.

On voit essentiellement ce que voient les clientes : le trajet qui défile dans la vitre avant. C'est un mouvement continu (alors que le trajet du chapitre de Cléo était discontinu).

Le taxi emprunte la rue Mazarine, traverse le boulevard Saint-Germain puis c'est la rue Condé, un arrêt au Sénat, derrière le bus 58, la rue de Vaugirard au long du jardin du Luxembourg puis la rue Guynemer, la rue Vavin jusqu'au boulevard Raspail. Après le carrefour Vavin, la rue Huyghens. Cléo habite au n° 6.

Dès que les deux femmes y arrivent, leur installation indique à quel point Cléo se comporte comme une patronne capricieuse et désordonnée aux yeux d'Angèle qui a l'œil à tout. C'est un constat. Une description. Plans fixes et plutôt généraux.

Il ne faut pas perdre de vue qu'Angèle aime Cléo avec une sorte de tendre tyrannie, elle joue le jeu avec complaisance.

Angèle de 17 h 18 à 17 h 25

35

TRAJET EN TAXI (suite).

Les étudiants des Beaux-Arts, déguisés ou travestis, entourent la voiture et bloquent la circulation; en quelques secondes la rue Guénégaud est embouteillée. Cléo a fermé les yeux. Angèle s'amuse. Elle est émoustillée par ces jeunes gens. Des bombes à eau éclatent. Le taxi repart.

VOIX INTÉRIEURE D'ANGÈLE : Il faut bien qu'ils s'amuse. On en a fait autant, nous autres.

LA CONDUCTRICE, reprenant la conversation d'avant l'incident : Je n'aime pas les coups durs, bien sûr. Cet hiver, j'ai été attaquée. Vous n'avez pas lu, dans *France-Soir* ? Il y avait ma photo sur le journal. Pas attaquée précisément, c'étaient des jeunes gens qui voulaient pas payer. Vers la rue Curial. Un vrai désert, et noir comme tout par-dessus le marché. Mais je ne les ai pas laissés partir, j'ai couru après. Et puis, ils m'ont assommée, alors j'ai appelé au secours... par mon micro Appel-Taxi, en disant où j'étais. Deux collègues sont arrivés presque tout de suite.

CLÉO : Et vous n'étiez pas morte de peur ?

LA CONDUCTRICE : Oh, je ne suis pas peureuse, ça non.

ANGÈLE : Ils vous ont volée, finalement ?

LA CONDUCTRICE : Même pas, ils se sont enfuis.

On ne peut pas doubler ici, c'est la barbe. Je remets la radio, si ça ne vous ennuie pas.

ANGÈLE : Bien sûr, vous êtes chez vous.

RADIO : ... vient de lancer pour les Américaines un shampooing au whisky.

— C'est formidable, dit la publicité, le cheveu, grâce au scotch, est revitalisé.

Il est dix-sept heures vingt. Maurice Pierat vous donne les dernières nouvelles*.

Il y a eu aujourd'hui encore des manifestations musulmanes en Algérie dans la région de Djijelli. Le bilan de ces trois journées d'effervescence dans le Constantinois est de 20 morts et 60 blessés.

A Paris, suite des procès devant le Haut Tribunal militaire. Le commandant Robin, qui a participé au putsch d'Alger, le 22 avril, a été condamné à six ans de détention criminelle.

Autre préoccupation politique : l'agitation paysanne dure depuis quinze jours. Ce matin, les paysans ont forcé les barrages de gendarmerie à l'entrée de Poitiers, et sont parvenus jusqu'à la Préfecture. Ils étaient 2 000 avec 2 à 300 tracteurs.

C'est demain que doit se dérouler le procès de Gouvenec et Léon, les deux leaders paysans de la manifestation de Morlaix, actuellement incarcérés à la prison de Brest.

Hier, à Saint-Nazaire, 4 000 manifestants ouvriers et paysans ont défilé en criant « Libérez les Bretons ».

En politique internationale, on pouvait presque dire ce matin que Khrouchtchev a gardé un chien de sa chienne à Kennedy. En effet, à la suite de leur entretien de Vienne, Khrouchtchev a envoyé comme cadeau à la Maison-

* Nouvelles diffusées par Europe n° 1 le 21 juin 1961.

Blanche « Pouchinka », une petite chienne, fille de la glorieuse Shelka, celle qui a fait en satellite, avant Gagarine, le tour de la terre.

ANGÈLE : Ça ira, pour la répétition. On sera juste à temps à la maison.

RADIO : C'est dans trois jours que commence le tour de France, et comme vous l'a dit Albert Simon tout à l'heure, dans ses prévisions pour l'été, le beau temps prendra le départ avec les coureurs.

CLÉO : Je suis crevée.

ANGÈLE : Vous aurez le temps de vous reposer.

RADIO : Accident à Gennevilliers. Trois égoutiers qui travaillaient dans un égout ont été intoxiqués par des émanations de gaz. Ils ont été entraînés par les eaux du grand collecteur, ainsi qu'un employé de la R.A.T.P. qui essayait de leur porter secours.

Touristes, attention : le Musée national du château de Fontainebleau sera encore fermé au public demain 22 juin.

Pour la première fois depuis sa dernière opération, Edith Piaf a fait quelques pas dans sa chambre. Le docteur Mercadier, qui a opéré la chanteuse, a dit hier : « Edith est sauvée encore une fois. Elle revient de loin. »

Enfin, une dernière nouvelle sportive : un jeune sujet britannique, Robert Platen, a traversé le Channel en 6 h 20 minutes, à bord d'un lit de cuivre monté sur flotteurs, et équipé d'un moteur auxiliaire.

ANGÈLE : Vous savez, la rue Huyghens, c'est après le carrefour Vavin, tout de suite à droite.

RADIO : « Je vais tenter une nouvelle expérience, a dit Robert Platen, et cette fois, je naviguerai dans un cercueil. »

LA CONDUCTRICE : Je la connais, la rue. Elle est pas des plus difficiles.

VOIX DE SPEAKERINE : Il est 17 h 22. Et maintenant, un peu de musique.

ANGÈLE (off) : Vous êtes dégourdie, vous, ça oui, vous avez du cran.

LA CONDUCTRICE (off) : Et les femmes parachutistes, qu'est-ce que vous diriez alors !

CLÉO (off) : Quelle folie de s'envoyer dans l'air quand personne ne vous y oblige.

LA CONDUCTRICE (off) : Y en a qui aiment ça, c'est tout.

ANGÈLE : Combien ça fait ?

LA CONDUCTRICE : Quatre francs. Merci.

Cléo et Angèle sont sorties du taxi. Cléo paraît excédée. Angèle dit au revoir à la conductrice et rejoint Cléo dans la cour de l'immeuble.

ANGÈLE : Quelle typesse, cette femme.

CLÉO : Tu l'as dit. Ça me révolte.

ANGÈLE : Moi, je la trouve courageuse et charmante.

Elles arrivent à l'atelier, et montent un petit escalier. Angèle entre à la cuisine.

CHEZ CLÉO (lumière du jour).

L'atelier-chambre de Cléo est très vaste, entièrement blanc (même le sol). Un lit énorme en bois noir sculpté.

Une coiffeuse précieuse. Des colliers, des plumes, des fleurs. Des chats. Une escarpolette. (Quand on découvrira ensuite toute la pièce : un piano droit, une collection de pendules, un meuble peint.) Dès qu'elle met le pied chez elle, Cléo se sent dans un univers dont elle est la reine. Elle quitte ses souliers, va se repoudrer, allume une cigarette, se déshabille.

CLÉO : J'étouffe.

ANGÈLE : Pends-toi un peu, ça te fera du bien.

Cléo, en combinaison à dentelles, saute et attrape une barre fixe à laquelle elle reste suspendue par les deux mains, après avoir mis en route un compte-minutes. Angèle, qui a ramassé les souliers et la robe pour les ranger, revient avec une robe de chambre en satin et plumes. Cléo enfle une manche puis l'autre, tout en restant pendue. Elle rit. Angèle s'assoit. Le signal de la demi-minute grince. Cléo lâche la barre et s'étire.

CLÉO : Oh la la. Ça fait mal, ça fait du bien. Maintenant que je suis élongée, je vais m'allonger.

ANGÈLE : Ça me fait toujours rire, ça.

CLÉO : Je le dis pourtant tous les jours. Tu es vraiment mon meilleur public. Je voudrais une bouillotte.

ANGÈLE : Tout de suite. J'avais déjà mis l'eau.

Cléo traverse la pièce suivie par un chat, elle défait son chignon et va s'allonger sur son lit à baldaquin, dérangeant d'autres chats qui y sont installés. Angèle revient, lui donne la bouillotte (chat en caoutchouc) que Cléo ins-

talle entre deux plis de sa robe. Elle se laisse brosser les cheveux.

CLÉO : Merci. C'est pas tellement que j'ai mal, mais la chaleur, ça me fait du bien.

ANGÈLE : Tant qu'ils n'arrivent pas, reposez-vous.

CLÉO : Tu sais...

On voit les mains courtes d'Angèle refaire avec soin le chignon de Cléo. On voit les mains de Cléo caresser un chaton. La sonnette tinte.

CLÉO : Tu vois...

ANGÈLE : Ils sont à l'heure. Ça m'étonne.

Angèle pose la dernière épingle puis s'éloigne, disant :

Et surtout, ne parle pas de ta maladie, les hommes ont horreur de ça.

CHAPITRE V

Cléo de 17 h 25 à 17 h 31

Cléo reçoit son amant. Elle fait son grand numéro de fleur de serre.

Après les plans fixes du chapitre précédent (plans de présentation de Cléo chez elle) le décor disparaît et devient un fond flou et pâle. L'image est tramée, tous les mouvements sinueux et l'ambiance pastel.

Cléo est une femme fatale et vaporeuse, un peu tragédienne, un peu cocotte, entre Cléo-pâtre et Cléo de Mérode.

Plus l'image est agréable, plus s'insinue le malaise.

L'amant est décoratif.

Cléo ressent profondément sa maladie, comme une solitude. Aussi, après le départ de son amant, y a-t-il un temps mort et le dialogue avec Angèle est comme une variation lente, en mineur, sur le thème de l'amant. Le mouvement général du chapitre est mélodique.

CHEZ CLÉO (suite).

Sur son lit, Cléo s'installe, de façon avantageuse, face à l'entrée. Elle se déplace sur son lit, plus féline que ses

chats, vérifie sa beauté dans un miroir, et sourit en reconnaissant la voix de son amant. Son sourire se fait ensorcelant, on comprend qu'il vient vers elle.

ANGÈLE : Madame, c'est Monsieur.

(Un thème musical, très Paul Delmet, marque résolument le ton de la scène.)

L'AMANT : Pouvais-je passer sans te prévenir ? J'étais tout à côté, tu sais.

On voit l'amant. C'est un bel homme, quarante ans, distingué, souriant. Angèle, derrière lui, semble ravie.

L'AMANT : Je suis venu t'embrasser.

CLÉO : Tu as bien fait.

L'amant prend la main de Cléo et la baise. Il pose son chapeau sur le lit.

ANGÈLE : Le chapeau !

Cléo le lui tend, Angèle s'avance.

L'AMANT : Vous êtes maniaques, Mesdames !

CLÉO : Mais tu sais bien que nous sommes superstitieuses !

ANGÈLE : Monsieur vient trop peu pour se rendre compte à quel point nous le sommes.

Angèle s'éloigne avec le chapeau.

D'un mouvement d'abord imperceptible puis lent, la caméra fait le tour du lit. Les colonnes torsées et évidées du lit traversent l'écran et masquent un instant les amants

qui semblent, sur le lit, chercher une position confortable, sans arriver à la trouver.

Tout le dialogue est filmé en un seul plan.

L'AMANT : Si la soubrette me fait des remarques, la maîtresse pourrait bien me faire une scène.

CLÉO : Je n'en ai pas le temps, j'attends mes musiciens.

L'AMANT : Moi non plus d'ailleurs, je suis débordé... Je voulais t'embrasser *(il le fait)* et te voir un moment.

CLÉO : Ah ! chaque fois tu dis : je n'ai qu'un moment. Tu es l'amant... du moment.

L'AMANT : Cruelle, et tu disais m'aimer. Je suis assez triste de te donner si peu de temps. Ma divine, ma Cléo-pâtre...

L'amant caresse Cléo avec distinction et sa main, glissant le long du déshabillé, rencontre la bouillotte; il la jette sur le lit.

L'AMANT : Tu es malade ? Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui ?

CLÉO : Pourquoi aujourd'hui ? Suis-je si souvent malade ?

L'AMANT : Tu as toujours quelque chose quelque part. Mais tu es solide, au fond ta beauté c'est ta santé.

CLÉO : Et si j'étais malade vraiment ?

L'AMANT : Tu as trop d'imagination. Tout le monde en a trop. Les gens n'ont plus en tête que le cancer et l'infarctus du myocarde. Mais avec le travail et les gens à voir et les coups de téléphone, moi je ne sais plus où donner de la tête. C'est ma maladie à moi. J'ai deux rendez-vous avant le dîner. Je n'y arriverai jamais.

CLÉO : A quoi ? à m'embrasser ?

L'AMANT : Je te manque ?

CLÉO : Comme on manque un train, c'est sûr.

L'AMANT : Qui trop embrasse manque le train, dit-on.

CLÉO : Toi, ce sera de trop peu m'embrasser. Ça ne fait rien, il vaut mieux en rire. L'essentiel, c'est que tu me sortes. J'ai une très jolie robe pour la première de *Don Juan* aux Tuileries. Tu veux la voir ?

L'AMANT : Oui. Non, je n'ai pas le temps. (*On entend sonner.*) Ni toi non plus d'ailleurs. Je te téléphone ?

On voit tout le lit et le long miroir ovale derrière le lit. L'amant se lève, prêt à partir, Cléo lui tend Le Monde qu'il avait posé sur le lit, il se rassoit.

L'AMANT : Ah ! si je pouvais vivre avec toi en vacances ! Les Dambret sont partis pour l'Italie, tu sais ? Ecoute, si je peux m'arranger, je te garde vendredi après-midi. Et le soir, on va aux Tuileries.

CLÉO : Si tout va bien, oui.

L'amant embrasse Cléo, elle a l'air triste, il regarde l'heure et dit, avant de sortir : « Ma perle. » Cléo se lève à son tour; ses pas la mènent devant sa coiffeuse puis vers Angèle qui vient d'aller ouvrir la porte.

CLÉO : C'était quoi ?

ANGÈLE : C'est le bonnet de poil qu'on a livré.

CLÉO : Ah, bon.

Cléo s'assoit sur une des deux chaises en bois tourné; derrière elle, la collection de pendules, puis le mur blanc. Angèle va ranger le carton à chapeau puis vient s'asseoir

près d'elle et lui offre une cigarette. Comme au théâtre, après une scène avec l'amant, l'héroïne et sa confidente papotent. Angèle se sent du clan des femmes, Cléo se donne la comédie.

CLÉO : Eh bien, Angèle...

ANGÈLE : Eh bien, Madame ?

CLÉO : Je n'ai rien dit de mes soucis.

ANGÈLE : C'est fort bien fait.

CLÉO : Tout de même, il se moque de moi. Il me fatigue avec son emploi du temps. J'ai envie de le laisser.

ANGÈLE : Vous auriez tort. Il vous aime.

CLÉO : Tu crois ? (*Elle effeuille une pochette d'allumettes.*) Pas du tout; il m'aime; un peu... beaucoup ! Crois-tu qu'il m'aime ?

ANGÈLE : C'est un bon amant.

CLÉO : Qu'en sais-tu ?

Cléo se lève et va se poser sur l'escarpolette, Angèle la suit et s'installe à son tour dans un rocking-chair. Ces dames se balancent.

ANGÈLE : Il est amoureux, il vous gâte, il vous respecte, il vous sort. Il connaît tout Paris, il est généreux. Vous allez bien ensemble, il est assez grand pour cela.

CLÉO : C'est vrai. Mais tout de même j'aurais voulu lui parler.

ANGÈLE : De quoi ?

CLÉO : Mais de ma maladie. Tu as donc déjà oublié ? Il n'y a vraiment que moi qui y pense. Et lui, crois-tu qu'il ne devrait pas sentir ces choses ? C'est un égoïste.

ANGÈLE : Pour cela oui, Madame, mais tous les hommes

sont des égoïstes, et le vôtre aussi. Il vous parle de son travail, de ses soucis. Que sait-il des vôtres ?

CLÉO : Moi qui suis si douce avec lui, toujours libre quand il le désire, toujours bien mise, bien peignée. Je suis trop bonne pour les hommes.

ANGÈLE : Pour ça oui, Madame, vous ne les faites pas assez souffrir. Et celui-là est bien trop sûr de vous.

CLÉO : Au point de ne même plus me demander si je me sens bien... Au pire, si je mourais... il serait tout étonné, même pas triste.

Angèle, inquiète, se lève et vient près de Cléo-oiseau-blessé.

ANGÈLE : A quoi pensez-vous !

CLÉO : Tu sais, on meurt vite maintenant. Les artistes surtout.

ANGÈLE : Ne parlez pas comme ça. Il ne faut pas tenter le destin. Et qui croit savoir le pire ne sait pas le meilleur. Vous vous inquiétez plus qu'il ne faut, voulez-vous que j'aille voir le médecin ?

CLÉO : Mais non. Je dois lui téléphoner ce soir. Il aura vu les résultats de l'analyse à l'hôpital.

ANGÈLE : Vous pensez bien que si c'était grave, il vous aurait dit de rester couchée.

CLÉO : Ah mais non, pourquoi ?

ANGÈLE : A quelle heure l'appellez-vous ?

CLÉO : Chez lui, ce soir. (On entend la sonnette.) Va vite ouvrir, ce sont eux maintenant.

Cléo quitte sa balançoire et va s'allonger sur son lit. Elle ferme les yeux. On entend descendre Angèle.

Bob de 17 h 31 à 17 h 38

Séquence à la va-comme-je-te-pousse style caméra-à-la-main. Bob est « swing ». Il aime les mouvements brusques et les effets de rythme. C'est un plaisantin, fatigant. Il tyrannise un peu Cléo, à qui il a tout appris; il fait du bruit. Cléo met un moment à trouver la force de le supporter. Elle a fermé les yeux un instant avant l'entrée des musiciens, aussi la caméra la quitte-t-elle un instant pour voir leur arrivée, en bas.

L'image est sans indulgence, les changements de plan sont marqués, le mouvement général du chapitre est rythmique.

ANTICHAMBRE DE CLÉO.

Angèle ouvre la porte. Apparaît Bob, artiste-type, cheveux longs, costume de velours, chemise américaine à dessins. Puis Plumitif, petit homme caché derrière d'énormes lunettes noires.

prend par les mains, les lui baise, puis l'embrasse sur les joues. Elle lui enlève son calot de papier.

BOB : Debout, les petites mortes pour rire !

CLÉO : Vous êtes fous, vous êtes malades, non ?

BOB : C'est toi qui es malade, beauté, et tu as tort... et le tort tue...

Cléo est gagnée par le rire de Bob. Plumitif s'avance à genoux, sa veste sur la tête.

CLÉO : Oh ! Et lui, il est horrible.

PLUMITIF : « L'horrible est beau. Le beau est horrible. » Shakespeare. Je voulais cacher la honte de ne pas vous avoir amusée.

CLÉO : Mais si, mais si.

Il lui baise les mains. Très royale, elle lui fait signe de se relever. Il est resté là, planté. Angèle vient ramasser tous les accessoires des infirmiers.

BOB : Dis, Cléo, qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice ? On devait enregistrer la semaine prochaine, puis brusquement tout est pressé. Qu'est-ce qui se passe ?

CLÉO : Il y a du nouveau, alors je veux choisir les chansons du nouveau disque et les enregistrer au plus tôt. Après, je pars.

BOB : En voyage de noces de paille, non ?

CLÉO : Mystère... Oh ! tu es énervant, à la fin ! Il faut répéter les anciennes chansons. Et les nouvelles, où elles en sont ? Décider, quoi.

PLUMITIF : Mais toutes ne sont pas prêtes. Je me casse encore la tête, la plume à la main.

BOB : L'homme de plume a parlé. D'ailleurs maintenant, je l'appelle « Plumitif ». C'est pas mal, non ?

CLÉO : Ça lui va bien.

Ils vont vers le piano noir. Plumitif les rejoint après avoir jeté un coup d'œil à la collection de colliers.

PLUMITIF : C'est bien chez vous. J'étais jamais venu.

CLÉO : Tiens, c'est vrai.

Ils s'installent pour la répétition. Bob enlève sa veste, Cléo déplace un vase à fleurs, Plumitif choisit les partitions et Angèle s'avance avec un plateau. Bob commence à pianoter.

ANGÈLE : Qui veut boire quoi ?

PLUMITIF : Madame Angèle est angélique.

BOB : Et toi, Plumitif, tu es laudatif. (*A Angèle.*) Un apéritif.

CLÉO : C'est toi qui rimailles, ou c'est lui ? Un whisky pour lui.

PLUMITIF : C'est moi, officiellement, quoiqu'on me raille : un vittel-fraise, avec une paille.

BOB : Allez ! allez ! l'intrusif. (*Chanté.*) Cléo, as-tu pendu la clef au clou ?

CLÉO : Oh, toujours tu m'énerves, tu traînes, je suis fatiguée. Alors, quoi ?

PLUMITIF : Je ne demande qu'à vous aider, Cléo.

CLÉO : Merci... Alors, dites...

PLUMITIF : Il y a « L'Allumeuse ». Vous la savez très bien déjà.

CLÉO : D'accord.

BOB : D'accord parfait ! (*Chanté :*) Voir le Docteur Chanson qui vous aidera et vous conseillera. C'est un médecin chrétien.

CLÉO : Tu es pénible.

PLUMITIF : Il y a celle des *Ac* et des *Ingres*, mais vous ne l'aimez pas. Il y a « La Diverse ».

CLÉO : Oh oui, elle est bien celle-là.

BOB et CLÉO, *chanté :*

Il y a une femme, il y a dix femmes,

Il y a mille femmes en moi...

CLÉO : Oh, mais je la connais celle-là, ce n'est pas la peine.

ANGÈLE : Dommage : je me lasse pas de vous l'entendre répéter.

Cléo est prise par l'ambiance habituelle des répétitions avec Bob, mais elle est plus énervée que d'habitude, elle arrive mal à s'y mettre.

Angèle revient avec un verre d'eau (de Vittel) dans lequel elle jette ostensiblement une fraise. Plumitif boit puis avale le tout. Bob joue les Jeux d'Eaux de Debussy. Ils rient, sauf Cléo.

ANGÈLE : Voilà, Monsieur.

PLUMITIF : Merci, Madame.

CLÉO : Alors, c'est fini ? J'attends ses nouvelles chansons.

BOB : Tiens, « La menteuse », écoute ce rythme... (*Chanté.*)

Je t'ai menti

Je savais très bien qui tu étais

Ton incognito f'sait ma gaieté

Et ton compte en banque ma volupté
Tu croyais séduire, tu m'achetais
Moi perfidement je t'aimantais
Je t'ai menti...

Bob a chanté « La menteuse » sur un rythme sud-américain endiablé. Cléo essaie de suivre, le téléphone sonne, Cléo fait un signe négatif à Angèle qui va répondre. Cléo fait taire Bob.

ANGÈLE, au téléphone : Non, elle n'est pas là. Appelez demain.

CLÉO : C'est trop difficile à chanter, ça, j'y arriverai jamais.

BOB : Bon, alors...

Bob recommence à chanter le premier couplet de « La menteuse » mais sur un air de valse cette fois-ci. Angèle, qui est restée assise sur l'escarpolette, se balance, les chats valsent, Cléo et Plumitif inclinent la tête en mesure. Cléo interrompt brusquement la chanson.

CLÉO : Non, c'est pas moderne ça. L'air d'avant il est mieux, il est plus...

ANGÈLE : ... typique.

CLÉO : C'est ça. Bon. Je vais l'apprendre. Quoi d'autre ?

PLUMITIF : « Moi je joue. » « Moi je joue », c'est une chanson. Tout à fait pour vous.

BOB : Et facile comme tout.

Bob et Plumitif face à face de part et d'autre du piano commencent à chanter.

PLUMITIF et un peu BOB :

Il joue du violoncelle
Tu joues du piano droit
Et moi
Et moi je joue de la prune
J'en joue
C'est fou
De la prune
Tu joues sur ton piano
Des noires et des blanches
Et moi, et moi
Et moi, je joue des hanches
J'en joue c'est fou
Des hanches.

Cléo se met à marcher en se dandinant, elle jette des œillades à Plumitif et à Bob, elle chantonne. Au mot « joue », elle touche la joue de Bob qui fait semblant d'être électrocuté et se met à jouer n'importe comment, jetant les partitions en l'air. Il finit par s'écrouler au sol. Cléo rit de bon cœur. Plumitif, d'un air appliqué, achève seul la chanson. Sa tête est à la hauteur des verres (sur lesquels des stripteaseuses en décalcomanie prennent des bains de pieds).

PLUMITIF, BOB et CLÉO :

Il joue du cor anglais
Toi tu joues du banjo
Et moi, et moi
Moi je joue contre joue

J'en joue, c'est fou
De la joue

PLUMITIF (*continuant à chanter malgré les rires :*)

Il joue à qui perd gagne
Tu joues au plus fortiche
Et moi, et moi
Moi je m'en fous, je triche
Je m'en fiche c'est fou
Je triche.

CLÉO : C'est bien, ça. Elle est bien, cette petite chanson-là. Les paroles sont très jolies.

Cléo est venue, en riant, parler à Plumitif. Il a l'air affolé. Bob, se relevant, apparaît derrière le piano.

BOB : Et la musique, non ?

CLÉO : Mais si, la musique aussi.

BOB : Il y a eu un temps où tu ne me méprisais pas, où tu appréciais ma musique. D'ailleurs, sur l'air que tu aimais bien, Plumitif a fait des paroles.

Le calme soudain et l'amertume de Bob terminent ce petit chahut organisé. Il y a un blanc.

Cléo de 17 h 38 à 17 h 45

La répétition continue mais ce chapitre concerne Cléo d'une façon plus directe. La chanson de Plumitif lui fait prononcer les mots dont elle a peur, elle seule le sait. Les musiciens et Angèle restent là, elle seule dérive.

Toute la chanson et ce qui suit sera filmé en un seul plan. Le mouvement circulaire isolant Cléo sera comme une grosse vague qui l'emportera.

Son voyage commence après le rideau noir de l'entr'acte, elle se dépouille elle change d'apparence. C'est exactement le milieu du film et la charnière de l'histoire.

CHEZ CLÉO (suite).

Cléo se retourne vers Plumitif. Son sourire est triste.

CLÉO : C'est gentil, ça.

BOB : Tu n'as qu'à lire le texte, puisque tu connais l'air.

Cléo de 17 h 38 à 17 h 45

57

PLUMITIF : C'est un cri d'amour.

BOB (off) : Evidemment, il y faudrait un peu de sentiment et je me demande...

CLÉO : Je t'interdis ! Ça m'énervé, tu as toujours l'air de dire que je n'ai pas ce qui faut pour faire le métier.

BOB : Quel métier ?

PLUMITIF : Bob, vraiment, tu exagères.

CLÉO : Laissez-le dire. C'est un pauvre aigri.

BOB, chanté : Cléopâtre, je vous idolâtre...

Cléo prend la partition et commence à chanter à mi-voix. Angèle, qui est allée s'asseoir, écoute avec l'intention d'avoir un avis à donner, sitôt la chanson finie. Plumitif et Bob regardent Cléo.

La scène est générale mais peu à peu la caméra, d'un lent mouvement circulaire, s'approche de Cléo jusqu'à l'isoler sur le fond noir d'un rideau. Elle chante à l'Olympia, un projecteur s'allume et sa voix se fait de plus en plus forte pour couvrir l'orchestre. Mais les paroles de la chanson lui disent qu'elle n'est pas au théâtre.

Cléo pleure et gueule.

CLÉO, chanté :

Toutes portes ouvertes
En plein courant d'air
Je suis une maison vide
Sans toi...
Sans toi...
Comme une île déserte
Que recouvre la mer
Mes plages se dévident

Sans toi...
 Sans toi...
 Belle en pure perte
 Nue au cœur de l'hiver
 Je suis un corps avide
 Sans toi...
 Sans toi...
 Rongée par le cafard
 Morte au cercueil de verre
 Je me couvre de rides
 Sans toi...
 Sans toi...
 Et si tu viens trop tard
 On m'aura mise en terre
 Seule, laide et livide
 Sans toi...
 Sans toi,
 Sans toi !

A la fin de la chanson, la caméra recule brusquement, replaçant Cléo parmi ses amis distraits. Angèle s'avance, la voyant sangloter. Les autres s'étonnent.

CLÉO : C'est trop. Je ne peux plus. Ah, c'est affreux !

BOB : Mais qu'est-ce qu'elle a ?

ANGÈLE : Elle est fatiguée, et puis vous savez, le mot « cafard » est maléfique. C'est comme le mot « corde ».

PLUMITIF : Un mot, ce n'est rien... Encore que la rime... Mais c'est une belle chanson, je vous assure. Avec ce « Cri d'amour », vous allez révolutionner le monde de la chanson.

CLÉO : Vraiment ! Mais qu'est-ce que c'est qu'une chanson ? Combien de temps dure-t-elle ?

BOB : Et allez... un caprice !

CLÉO : Caprice, caprice, vous n'avez que ce mot à la bouche, mais c'est vous qui faites de moi une capricieuse. Tantôt je suis une idiote, une incapable, une poupée de son... Maintenant je vais faire une révolution avec des mots macabres. Mais c'est ça vos chansons de charme ? C'est avec ça que je vais faire un succès ?

Cléo, qui après son émotion s'est vraiment mise en colère, jette les partitions sur le piano et s'éloigne (mouvement de gauche à droite). Elle se retourne deux ou trois fois violemment avant d'aller s'asseoir à sa coiffeuse.

CLÉO : C'est réussi comme un enterrement avec beaucoup de monde. Vous vous servez de mes nerfs, vous m'exploitez ! Allez-vous-en... Non... C'est moi qui pars. Qu'Angèle vous serve à boire, la séance est finie ! Laissez toutes les chansons, je choisirai toute seule.

BOB : Mais tu ne sais pas le solfège.

CLÉO (off) : Tu ne me l'as pas appris pour que j'aie besoin de toi.

Bob à son tour traverse la pièce mollement (mouvement de droite à gauche) et tous deux se retrouvent face à face.

CLÉO (off) : Tu ne m'as jamais fait confiance. Tu crois que je n'ai pas de talent. José, lui, m'a remarqué la première fois que je suis passée au « Drap d'Or ». Il a aimé ma voix, tout de suite.

BOB : Ta voix... laisse-moi rire.

CLÉO (*off*) : Tu me détestes, on dirait.

BOB : Encore un truc pour qu'on te dise qu'on t'aime, enfant gâtée.

CLÉO : Oh, toi...

Cléo s'éloigne, de dos, ensuite elle disparaît derrière un rideau noir.

CLÉO : ... tout le monde me gâte, personne ne m'aime, personne...

Bob est allé s'asseoir près des colliers. Angèle est assise sur le tabouret du piano.

ANGÈLE : Dans quel état elle se met.

Le rideau noir s'ouvre, Cléo apparaît avec une robe sombre.

CLÉO : Je me mets en noir... pour vos chansons je serai dans la note...

Elle vient jusqu'au miroir de sa coiffeuse, se regarde, murmurant « seule, laide et livide... voilà » et arrache violemment sa perruque.

CLÉO : Si je pouvais m'arracher la tête avec...

Bob, l'œil vide, regarde Cléo. Angèle seule essaie d'intervenir.

ANGÈLE : Tu veux que je vienne ?

CLÉO : Non, je veux être seule.

La chambre semble énorme, plantée de colonnes. Cléo

marche à grands pas, elle va chercher son nouveau chapeau et le met sur sa tête puis elle choisit un collier et sort sans saluer personne.

ANGÈLE : Cléo, je vous rappelle que c'est mardi.

CLÉO : C'est mardizut, je fais ce qui me plaît.

Elle descend l'escalier. Sa silhouette est étrange. Robe noire discrète, grand châle, chapeau bordé de fourrure. Elle traverse la cour (un enfant tape sur un piano-jouet) et la musique du film reprend le thème de la chanson, mais comme si des choses se brisaient en mille morceaux, comme si des bambous et des tiges de verre pleuvaient de toutes parts.

DANS LA RUE.

Cléo marche rue Huyghens. Les portiers d'un club la regardent passer. Elle passe devant le magasin de régime « Bonne Santé ». Les pigeons du boulevard Raspail s'envolent. Elle se regarde dans le miroir du restaurant chinois « La Pagode d'Or ».

VOIX INTÉRIEURE DE CLÉO : Cette figure de poupée, toujours la même. Et ce chapeau ridicule. Je ne peux même pas y lire ma propre peur. Depuis toujours je pense que tout le monde me regarde et moi je ne regarde personne que moi. C'est lassant.

Elle enlève son chapeau, se recoiffe. Dans le miroir elle aperçoit du monde. Elle se retourne et s'avance. Des badauds entourent un forain, un avaleur de grenouilles. Les gens semblent fascinés.

Il choisit les grenouilles dans un aquarium, les avale à force d'avaler de l'eau. Puis il les recrache.

Cléo reste un instant parmi les badauds, son dégoût la fige, puis elle s'éloigne à vive allure vers le carrefour Vavin. C'est une fin de journée du mois de juin.

CHAPITRE VIII

Quelques autres de 17 h 45 à 17 h 52

Cléo marche sans minauder. Elle regarde. Et sa curiosité donne de l'importance aux autres. Ce chapitre est comme un petit documentaire sur les gens qui fréquentent le café du Dôme et le quartier. Nous les voyons avec elle, visages de la rue, sérieux, fermés sur eux-mêmes, mystérieux ou occupés.

Certains éléments seront reconstitués d'après des photos prises auparavant à la sauvette; d'autre part on filmera au hasard. La caméra, souvent, se substituera au regard de Cléo.

(Les détails sont notés, ici, d'après le tournage.)

CAFÉ DU DÔME.

Cléo arrive au carrefour Vavin et entre au Café du Dôme, par le tabac. Elle s'approche de l'appareil à disques et choisit son rock « La belle P. »*. Elle met ses lunettes

* Voir textes chansons.

noires et traverse lentement la terrasse du café, observant les gens. On entend un homme parler d'une conférence qu'il a faite sur Alphonse Séché, deux femmes se plaindre de leurs voisins, un couple se disputer, etc. Quelqu'un trouve qu'il y a trop de bruit. Bref, personne n'écoute le disque et Cléo réalise que son succès de chanteuse est une mince chose.

Elle commande un cognac, observe une famille hongroise; un bébé se met à hurler. Elle se lève, regarde distraitement des toiles abstraites accrochées dans les salles du café, écoute des jeunes gens qui parlent peinture. « Tu le vois bien la peinture s'appelle « Femme » et moi j'y vois un taureau, ça prouve que Miro est espagnol.

— Et Picasso quand il peint un hibou on dirait une femme, ça prouve quoi, alors ? »

Il y a un vieillard que la décadence de la poésie fait souffrir, et une femme qui parle de sa jeunesse.

Cléo enlève ses lunettes, boit son cognac. Près d'elle, des artistes parlent de modèles et prononcent le nom de Dorothée.

PREMIER PEINTRE (off) : Il n'y a plus tellement de bons modèles.

DEUXIÈME PEINTRE (off) : Et cette énorme femme noire qui posait pour les sculpteurs ?

UNE FEMME : On ne la voit plus ces temps derniers.

AUTRE PEINTRE : Je crois qu'elle est repartie en Afrique.

PREMIER PEINTRE : Raciste, va !

DEUXIÈME PEINTRE : Et Dorothée, toujours en circulation ?

AUTRE PEINTRE : Oui, oui. Qu'est-ce qu'elle pose bien !

Cléo sourit, se lève et s'en va. C'est l'heure de pointe au bar. Elle se retrouve marchant rue Delambre puis boulevard Edgar-Quinet, saoulée de conversations et de bruits. Ses propres pas résonnent dans sa tête, elle revoit, mêlés aux visages de la rue, la tête de Bob, celle de José, celle d'Angèle et le regard inquiet de la cartomancienne. Tous ces pas, quel cortège lugubre.

Elle lève les yeux, devant elle se déroule la fin d'un cortège (sans aucun doute un enterrement). Hommes et femmes la dévisagent. Elle se met à courir, traverse la place Edgar-Quinet, voit encore un attroupement, s'y mêle un instant, le temps de voir un homme qui se perce le biceps avec un poignard javanais.

Elle se remet à courir parmi les poteaux du marché de l'avenue et entre dans une cour d'immeuble.

Une inscription : Académie - Sculpture. Elle ralentit parmi les arbres de la cour, elle entre.

ACADÉMIE DE SCULPTURE.

Dans une salle très claire, de grandes sculptures couchées, des ébauches. Cléo marche lentement.

Dans la deuxième salle, une vingtaine de jeunes gens en blouse blanche tentent de recréer, en plâtre sur armature, une femme mince coiffée d'un chignon qui pose nue.

Le silence règne, empli du bruit des outils et des grattoirs. Et l'on sent que chacun ici cherche à comprendre ce qu'il voit.

Cléo marche lentement, un ou deux regards se posent un instant sur elle puis chacun reprend son travail, le plâtre n'attend pas, le corps du modèle apparaît et disparaît derrière les sculptures la représentant.

Cléo fait le tour de l'atelier. Dorothée l'aperçoit enfin et lui sourit.

CHAPITRE IX

Dorothée de 17 h 52 à 18 h

Dorothée, le modèle, est sans prétention : sa présence, son comportement, sont l'image du simple bonheur de vivre. Elle est, avec Cléo, amicale et calme, puis émue.

La séquence est donc simple. On doit oublier la caméra. Les scènes de rue doivent être vraies, mais pas mises en valeur.

Apparition du thème de la nudité. (Dorothée le représente, formellement; plus loin, Antoine l'exprimera spirituellement.)

ACADÉMIE DE SCULPTURE (suite).

Dorothée tourne légèrement la tête sans quitter la pose. Elle voit Cléo et lui sourit.

DOROTHÉE : Salut ! (Voix intérieure de Dorothée : Tiens, Cléo qui vient ici. Ce qu'elle est gentille; ce qu'elle est

belle.) C'est tout de suite fini; attends-moi une minute, tu veux ?

Cléo fait un signe de tête; tout près d'elle une jeune femme-sculpteur. Le massier de l'atelier regarde l'heure et vient dire à Dorothée :

LE MASSIER : En effet, c'est fini pour toi.

DOROTHÉE : Ouf !

Elle s'étire un peu, descend de son socle et s'habille vite mais sans gêne. C'est la pause. On dirait que les élèves se réveillent d'un rêve de travail. Ils parlent, plaisantent et fument. Les deux amies s'embrassent.

CLÉO : Comment vas-tu ?

DOROTHÉE : Et toi ? depuis le temps qu'on ne s'est vu...

CLÉO : Ça va.

On entend M. Couturier qui corrige le travail d'un élève (« c'est pas si mal, mais ces volumes sont encore un peu lourds... », etc.).

Le massier s'approche, pour la payer, de Dorothée qui enfle ses sandales.

LE MASSIER : Tiens, voilà tes sous.

DOROTHÉE : Merci, à demain.

Elle traverse l'atelier pour aller serrer la main du patron.

DOROTHÉE : Au revoir, monsieur Couturier.

COUTURIER : Au revoir, mon petit.

DOROTHÉE : Bonjour à tous.

tous : Salut beauté. A demain, Coco. Au revoir, etc.

Puis Cléo et Dorothée s'en vont. Dans la cour, Dorothée défait son chignon et entraîne Cléo vers un cagibi.

DOROTHÉE : On va passer par derrière. J'ai l'auto de Raoul dans le passage.

PASSAGE DE L'ARRIVÉE puis TRAJET EN AUTO.

Elles traversent une petite cour où traînent des moulures en plâtre.

C'est le passage de l'Arrivée, habité d'artisans. On entend une scie électrique, des bruits d'outils, des cris d'enfants.

CLÉO : J'étais venue avec toi jusqu'ici, mais je n'étais jamais entrée... Ça m'a surpris. Ils sont si calmes, si attentifs. Vraiment, ça ne te gêne pas de poser ?

DOROTHÉE : Mais non, pourquoi ?

CLÉO : Il me semble qu'on est encore plus nue que nue devant plusieurs personnes. J'aurais peur qu'on me trouve un défaut.

DOROTHÉE : Quelle idée ! C'est rien ça. Moi je suis heureuse de mon corps, pas orgueilleuse. Quand ils me regardent, je sais bien qu'ils recherchent autre chose que moi, une forme, une idée, je ne sais pas... Alors, c'est comme si je m'absentais, comme si je dormais... Et puis on me paie pour ça, tu vois. Où vas-tu maintenant ?

CLÉO : Je me promène.

DOROTHÉE : Seule ? C'est pas ton genre ! Je t'emmène. Raoul m'a prêté l'auto aujourd'hui. Tu montes avec moi ?

CLÉO : Tu sais conduire ?

DOROTHÉE : Je sais pas très bien, je viens d'apprendre. Attache ta ceinture et mâche du chewing-gum, c'est plus prudent.

Toutes deux, en riant, sont montées dans l'auto décapotable et visiblement vieille. Dorothée chipote les manettes. Au loin, la gare Montparnasse.

DOROTHÉE : Pourquoi on se voit si peu ? Quand tu ris, ça me rappelle le bon temps, quand j'étais pas encore heureuse, mais qu'on riait tant, quand je voulais être danseuse et toi chanteuse, et Bob pianiste de jazz. En fait, de nous trois, il n'y a que toi qui a réussi.

CLÉO : Réussi ! tu parles ! Pour trois petits 45 tours ! Tout à l'heure, j'étais au Dôme, j'ai mis un de mes disques pour rigoler. Personne n'écoutait, personne.

DOROTHÉE : Le Dôme, c'est pas un concert Gaveau.

L'auto démarre, on la voit s'éloigner dans le passage puis déboucher rue de l'Arrivée, prendre un sens interdit et tourner au boulevard Edgar-Quinet. Dorothée conduit mal, sortant ses bras à tout moment pour indiquer ses intentions. Cléo rit.

CLÉO : Rue du Départ...

DOROTHÉE : Tu sais, autour de la gare. Ils se sont pas cassés pour les noms. Rue du Départ, rue de l'Arrivée. Mets ton bras, on tourne.

CLÉO : Moi j'aimerais que les rues aient des noms de

gens vivants : la rue Piaf, le boulevard Zizi, l'avenue Aznavour. Et on changerait de nom dès qu'ils seraient morts. Qu'en penses-tu ? Ça vivrait, ce serait gai au moins. Pas vrai ?

La lumière disparaît peu à peu. L'auto entre sous le tunnel de la gare.

DOROTHÉE : Je vois le coup, comme ça tu aurais une chance d'avoir un square.

CLÉO : Moi, non, c'est trop tard.

DOROTHÉE : Mais qu'est-ce que tu as, je te trouve bizarre.

L'auto roule dans le noir complet.

CLÉO : Je suis malade.

DOROTHÉE : Malade ? Tu as vu un docteur ?

CLÉO : Justement, oui. On m'a fait un prélèvement, je crois que c'est très grave. Mortel ou quelque chose comme ça.

DOROTHÉE : C'est pas possible, mon Dieu, quelle horreur ! Comme tu es courageuse !

Les colonnes de l'avenue réapparaissent. La lumière revient. L'auto s'arrête au feu rouge.

CLÉO : Mais non, justement pas.

DOROTHÉE : Tu ne me disais rien. Depuis quand le sais-tu ?

CLÉO : C'est pas sûr encore. Je dois téléphoner au docteur ce soir.

DOROTHÉE : Peut-être c'est rien du tout.

CLÉO : Oh non, de toute façon c'est très grave; j'ai bien entendu les gens à l'hôpital. Tu penses, les malades, ils sont au courant, quand on attend, on parle.

DOROTHÉE : Pourquoi tu as été à l'hôpital ?

CLÉO : Le spécialiste qui me soigne a son service là-bas.

DOROTHÉE : C'est où, ta maladie ?

CLÉO : Dans le ventre. J'aime mieux là qu'ailleurs.

DOROTHÉE : Pourquoi tu dis ça ?

CLÉO : Au moins ça ne se voit pas, personne ne s'en doute.

DOROTHÉE : Tais-toi !

L'auto traverse tout le carrefour de la place du Maine, puis va tourner boulevard de Vaugirard. Il y a une circulation intense, on a l'impression que Dorothée conduit sans savoir ce qu'elle fait.

Tout ce trajet est filmé en un seul plan, du feu rouge à la consigne.

DOROTHÉE, après un temps : Et José, qu'est-ce qu'il dit ?

CLÉO : Oh, il ne sait rien : on se voit peu.

DOROTHÉE : Le soir, au lit, tu ne lui parles pas avant de dormir ?

CLÉO : Non, il ne dort pas souvent là, il a beaucoup de travail.

DOROTHÉE : Je croyais qu'il t'adorait.

CLÉO : Il m'adore.

DOROTHÉE : Au fond, aimer, ça suffit et puis c'est plus pratique pour parler. Moi qui te croyais tellement à l'abri avec lui, j'osais pas te déranger. (Après un temps.) Et Angèle ?

CLÉO : Angèle, elle s'inquiète, mais elle croit que c'est rien.

DOROTHÉE : Quelle histoire, j'en ai les jambes coupées. Il faudrait pourtant que je freine. Voilà, c'est là.

Dorothée sort de l'auto, en fait le tour et parle gentiment à Cléo avant de courir jusqu'à la consigne.

DOROTHÉE : Tu m'attends, c'est pas long. Pense à autre chose, deux minutes, le temps que je revienne. Compte les pompons de marins, c'en est plein par ici.

Cléo, accoudée à la portière, ne sait plus où elle en est, mais elle est dans la rue, au spectacle. En effet vers 6 heures arrivent les trains de Bretagne. Les gens se bousculent pour trouver des taxis, les porteurs se démènent parmi la foule. Des marins, par deux ou trois, circulent.

Dorothée revient en courant, suivie d'un employé qui dépose dans le coffre un gros sac.

DOROTHÉE : Merci. (À Cléo.) C'était pas trop long ?

CLÉO : Cinq pompons et trois bonnes sœurs.

DOROTHÉE : Il faut se dépêcher. Raoul il attend le film.

CLÉO : Fonce, pour voir.

DOROTHÉE : J'ai pas encore appris la quatrième vitesse. Je te dis que j'ai à peine mon permis (je l'ai eu à grand-peine).

CLÉO : Moi je roule en taxi, c'est pas mal.

DOROTHÉE : Toi, tu es une enfant gâtée, surtout.

L'auto démarre brusquement, longeant le trottoir où les gens attendent des taxis. Elle traverse encore une fois le

carrefour du Maine, passe le tunnel et remonte le boulevard Edgar-Quinet. Au loin fume une locomotive.

CLÉO : Tout à l'heure il y avait là un type qui se perçait le biceps. Ça m'a levé le cœur. Quelle journée. Je ne sais plus où j'en suis.

L'auto arrive rue Delambre, devant un cinéma. Dorothée freine brusquement. Les deux filles sortent le sac du coffre et entrent dans les coulisses, après avoir ouvert une grille.

DOROTHÉE : Tu m'aides ?... Ça ne te fait pas mal, au moins ?

CLÉO : Mais non.

Au bout du couloir, on aperçoit une courette. Elles montent un escalier de fer. On entend le bruit des projecteurs. Dorothée appelle « Raoul ! » et toutes deux entrent dans la cabine de projection.

CHAPITRE X

Raoul de 18 h à 18 h 04

Raoul est bon enfant. Il aime à rire. La séquence est gentille, le petit film accéléré.

CABINE DE PROJECTION.

La cabine de projection est encombrée d'appareils. Raoul apparaît derrière un projecteur, souriant. Dorothée s'avance. Il lui signale un fil qui traîne par terre et s'avance à son tour. Ils s'embrassent, une fois sur la bouche, une fois sur chaque joue.

RAOUL : Voilà ma poupée...

DOROTHÉE : ... d'amour.

Dorothée signale à Raoul la présence de Cléo, il vient vers elle.

RAOUL : Il y a bien longtemps, Cléo... Comment ça va ?

Vous arrivez bien toutes les deux. C'est le petit film. (*A Dorothée.*) Tu sais, je t'en ai parlé.

Il installe Dorothée à une vitre de projection et va chercher un tabouret pour Cléo qu'il installe devant une autre vitre.

CLÉO : Ne vous dérangez pas, Raoul, je ne fais que passer.

DOROTHÉE : Cléo, elle est malade.

RAOUL : C'est pas grave, au moins ? Mettez-vous là, toutes les deux. Il n'y a pas de maladie qui tienne quand on peut rire un moment.

DOROTHÉE : Rien qu'un moment alors, parce que je dois encore aller chez Kafinos et Cléo, elle n'est pas bien.

CLÉO : Mais si, mais si, ça va très bien.

Raoul vérifie l'arc du projecteur puis vient s'appuyer à la vitre, tout près de Dorothée. Ils sont séparés de Cléo par un appareil. On voit maintenant ce qu'ils voient, c'est-à-dire le film burlesque (deux minutes, en format classique (1/33) et tourné à 16 images-seconde, en muet, avec titres de temps en temps).

Le paysage-décor est un pont sur le canal de la Villette où passent des chalands.

Au fond, le pont du chemin de fer. A droite et à gauche, deux escaliers mènent aux rives du canal. Au loin, des usines.

Sur le pont (Mac-Donald) un jeune couple se sépare tendrement.

Le jeune homme (Jean-Luc Godard) veston étroit, bleuet à la boutonnière, canotier, yeux cernés de noir comme Harry Langdon.

La jeune fille, Anna (Anna Karina), cheveux blonds de poupée, retenus par un gros ruban, yeux de poupée, pommettes roses de poupée, bouche en cœur, robe blanche à manches ballons, socquettes, ballerines à brides.

Ils s'embrassent et s'éloignent l'un de l'autre, multipliant les signes de la main et les baisers envoyés. Anna descend l'escalier de droite, en plein soleil.

Le jeune homme, ébloui, cherche ses lunettes de soleil, fouillant ses poches et tournant sur lui-même; il les trouve et les met sur son nez, mais il s'est trompé de sens, il regarde à présent l'escalier de gauche où descend une négresse (Emilienne Mouche, négatif exact d'Anna), envoyant elle aussi des baisers. Elle arrive sur le quai, trébuche sur un tuyau d'arrosage et tombe assise, les jambes écartées, comme une poupée.

L'arroseur, en salopette et casquette (Eddie Constantine), s'approche d'elle, le tuyau à la main. Elle ouvre les yeux vers lui, bat des cils et sourit; à son tour il bat des cils et sourit puis se baisse vers elle, sans se rendre compte qu'il l'arrose et que la puissance du jet d'eau la tue. Elle tombe morte-mouillée.

Aussitôt arrive un corbillard. Du fourgon sort l'employé des P. F. (manteau noir, melon : Samy Frey), qui s'approche de l'arroseur, lui présente ses condoléances, puis

traîne la décédée jusqu'au fourgon. Il s'y installe avec elle.

Le corbillard démarre. L'arroseur arrose encore les couronnes de fleurs artificielles, qui s'éloignent.

Le jeune homme, sur le pont, a suivi la scène. Il descend l'escalier en courant, mais déjà s'éloigne l'auto funèbre, il remonte l'escalier, encore plus vite, espérant la rattraper de l'autre côté. Trop tard ! Il lève les bras au ciel !

Il marche sur le pont, tête baissée. Il voit une charrette de fleurs. Il s'arrête. La fleuriste (blonde, charmante, jeune et désuète, Danièle Delorme), s'avance vers lui, qui indique une couronne dont le ruban porte ces mots : « A ma poupée d'amour. » Il soupire, prend la couronne et paie. La fleuriste le regarde s'éloigner, pensant : « Pauvre jeune homme... » Il pleure derrière ses lunettes.

Plus loin un forain marchand de mouchoirs (jovial, baratinier, moustachu, Yves Robert) se penche dans le parapluie déployé et y prend un mouchoir qu'il offre au jeune homme. Pour s'essuyer les yeux il enlève ses lunettes et soudain sur l'escalier de droite revoit la blonde Anna qui lui dit au revoir. Il pense : « Ah, je voyais tout en noir à cause de mes lunettes ! », et sourit. Anna descend et sur le quai trébuche sur un cordage. Elle tombe assise, les jambes écartées, comme une poupée. Un marin, sur le quai, qui roulait son cordage (costume blanc, bonnet à pompon, Allan Scott) s'approche d'elle, lui sourit, lui tapote les joues. Elle ouvre les yeux, bat des cils et le regarde. Aussitôt arrive une ambulance d'où surgit par la porte arrière un ambulancier (blouse blanche, cheveux gominés, Jean-Claude Brial).

Il jette le marin à terre et s'occupe d'Anna, lui vérifiant le blanc de l'œil, le teint des joues et les réflexes.

Le jeune homme, sur le pont, a tout vu. Il descend l'escalier en courant, tenant toujours sa couronne.

Il arrive au moment où l'ambulancier emporte Anna dans ses bras. Il assomme l'ambulancier et saisit Anna qu'il emmène en courant.

Le marin dépose sur le corps de l'ambulancier la couronne mortuaire.

Le jeune homme et Anna remontent l'escalier et se retrouvent sur le pont, à leur point de départ, décidés à ne plus se séparer.

Ils pensent « Maudites lunettes noires » et les jettent dans l'eau.

Au loin s'éloignent de part et d'autre du canal, le corbillard et l'ambulance. Deux trains se croisent ainsi que deux chalands.

Les amoureux s'embrassent.

L'image se rétrécit jusqu'à isoler dans un petit rond leurs deux têtes.

On retrouve Dorothée et Raoul, joue à joue contre la vitre de la projection, et Cléo un peu plus loin. Ils rient un peu. Raoul dit : « C'est l'entracte », allume les lampes de la salle et met un disque. Le bruit de moteur des projecteurs s'éteint doucement. Cléo et Dorothée se dirigent vers la sortie.

DOROTHÉE : Ton film de demain, il est en bas, derrière la porte.

RAOUL : Vous l'avez amené toutes les deux ? Bravo.

DOROTHÉE : Tiens, voilà les papiers et les clefs.

RAOUL : Tu ne veux pas la garder ?

DOROTHÉE : Oh non, non, de nuit c'est trop difficile, il faut que je file, maintenant. Tu viens, Cléo ?

CLÉO : Merci pour le cinéma.

RAOUL : Quand vous voudrez... (*A Dorothée.*) Au revoir mon bijou.

DOROTHÉE : A ce soir, mon chou.

Elles sortent de la cabine, descendent le petit escalier de fer et Dorothée laisse tomber son petit sac. Elle pousse un cri, rit, et s'apprête à ramasser les objets épars. Cléo se baisse à son tour et voit le miroir cassé.

Cléo de 18 h 04 à 18 h 12

Cléo retrouve sa peur et s'y enfonce un moment. Elle n'est plus l'héroïne d'un mélo, mais une femme qui perd courage et se sent seule.

Tantôt submergée par la panique (images violentes et courtes de l'incident), tantôt par la mélancolie (travelling naturel du trajet en taxi, longue marche dans le jardin) elle semble se perdre en elle-même, devenir absente, un peu oubliée parmi les arbres du parc Montsouris. Mais plus calme.

La caméra devra rendre sensible l'accord de la nature avec sa solitude.

COUR INTÉRIEURE DU CINÉMA, puis RUE DELAMBRE, puis TAXI, puis PARC MONTSOURIS.

Dans les morceaux du miroir, épars sur le sol, l'œil de Cléo apparaît et disparaît.

CLÉO : C'est un signe de mort. C'est horrible.

Dorothée se relève.

DOROTHÉE : Il ne faut pas croire des choses pareilles. Casser un miroir, c'est comme casser une assiette, c'est rien.

CLÉO : La peur me reprend, c'est comme une migraine.

Elle reste accroupie, fascinée par les éclats du miroir. Dorothée l'entraîne.

DOROTHÉE : Viens, je suis tellement en retard.

Le couloir noir, la porte battante, les grilles, les voilà dans la rue, Cléo semble traquée, Dorothée la regarde, guettant sur son visage quelque signe de paix.

DOROTHÉE : Dis-moi quelque chose.

Elles passent devant le cinéma et marchent rue Delambre.

CLÉO : Si tu veux, on va prendre un taxi. Je te déposerai... Ça va ?

DOROTHÉE : Oh, ça c'est bien.

Elles marchent plus vite et traversent la rue. Des gens se pressent contre les vitres du café du Dôme. Dans le brouhaha, quelques mots se détachent : « Il paraît qu'on a tué un homme — hôpital — plus en sécurité nulle part — qu'est-ce qui se passe ? — Est-ce qu'il est mort ? — la balle a cassé le carreau. » En effet une grande vitre du tabac du Dôme est brisée, une étoile s'y déchire. La marchande de billets de loterie s'agite beaucoup, racontant l'incident à un groupe de badauds pendant qu'un agent

essaie d'interroger quelques témoins. Cléo semble pétrifiée une fois de plus. Dorothée l'entraîne en courant jusqu'à un taxi. Elles y montent. Le taxi s'engage dans le boulevard Raspail.

CLÉO : Je suis toute retournée.

DOROTHÉE : Calme-toi maintenant. Le miroir brisé, c'était sûrement le mort dont les gens parlaient.

CLÉO : Tu m'as dit que tu n'y croyais pas.

DOROTHÉE : Moi non, mais si toi tu y crois... Et puis j'ai peur de la peur des autres.

On a vu, un instant, par la portière de Cléo, des étudiants en blouse blanche derrière des grilles, on voit par la portière de Dorothée les murs blancs de l'Ecole de Sculpture.

Puis apparaît, de face, le lion de Belfort. Cléo fait tourner son bonnet de fourrure sur son index.

DOROTHÉE : Pourquoi tu te balades avec ce chapeau à la main ?

CLÉO : Pour faire râler Angèle.

DOROTHÉE : Pourquoi ?

CLÉO : Pour rien, des bêtises. En fait, il n'est pas de saison, pas du tout.

DOROTHÉE : Tout l'hiver, j'espérais arriver à m'en payer un.

CLÉO : Tu le veux ? Je te le donne.

DOROTHÉE : Non... et puis si, j'en ai tellement envie. Merci, Cléo.

Le taxi tourne, découvre la gare de Sceaux puis se dirige

vers l'avenue du Parc-Montsouris. Par le toit ouvrant, on voit défiler le feuillage tremblant des arbres.

DOROTHÉE : Au bout, c'est le parc Montsouris. Tu connais ?

CLÉO : Montsouris, ça fait sourire, rien qu'en le disant, c'est comme *chease*.

DOROTHÉE : C'est plein d'ateliers par ici. C'est un jardin d'artistes et puis d'étudiants à cause de la Cité. C'est pas mal, il y a une cascade. Oh, mais je suis arrivée presque. C'est juste après le feu. Tu vois, les escaliers là-bas. Je vais descendre ici, ça ira plus vite. Merci, Cléo. Tiens-moi au courant.

CLÉO : Au revoir.

Au feu rouge de la rue de Tolbiac, Dorothée sort, claqué la portière et traverse en courant. Le feu est vert, le taxi repart.

Cléo voit Dorothée monter les escaliers de la rue des Artistes, se retourner et agiter le chapeau dans l'air en souriant.

Cléo, dans le taxi, sourit à Dorothée.

CLÉO, au chauffeur : Doucement, s'il vous plaît.

LE CHAUFFEUR : Et maintenant ?

CLÉO (off) : Tout droit.

L'avenue défile au rythme de ses arbres (la musique du film, à ce moment, répète l'accompagnement de la chanson « Sans toi ». Tout le début au piano. Quand le taxi entrera dans le parc, les violons entreranno à leur tour puis tout l'orchestre submergera le piano).

LE CHAUFFEUR : Et maintenant ?

CLÉO : Encore tout droit. Dans le jardin.

LE CHAUFFEUR : C'est permis d'entrer ?

CLÉO : Puisque c'est ouvert.

Elle se penche à la portière et découvre le cèdre énorme sur la pelouse, et au fond un palais oriental.

Elle sourit. Le soleil, qui apparaît entre les arbres, l'illumine. Le parc est plein de poussettes et d'enfants, l'auto roule à vive allure.

LE CHAUFFEUR : Ça doit être comme aux Buttes, c'est une route qui traverse, peut-être ? De toute façon, si on se fait arrêter, on risque pas la mort, hein ? ha... ha.

L'auto passe près du palais oriental.

CLÉO : C'est quoi, ça ?

LE CHAUFFEUR : L'Observatoire.

CLÉO : Des Mille et une nuits ?

LE CHAUFFEUR : Quoi ?

CLÉO : Ici en haut, ça ira. Qu'est-ce que je vous dois ?

Face aux petits chevaux de bois, elle paie et elle descend. Il y a là des toboggans, des tas de sable; les enfants piaillent et courent dans tous les sens. Cléo marche comme une somnambule, traverse le pont de la ligne de Sceaux et devient petite sous les arbres.

Mais dans l'escalier courbe du jardin, légère soudain sans raison, elle se met à siffloter l'air de « La Belle P. ». Elle se croit au Casino de Paris, elle chantonne les paroles, prenant des poses, laissant traîner son étoile. « Mon corps...

et capricieux... l'azur... mes yeux... des appâts... saveurs... saveurs... ma bouche en cœur... » En bas de l'escalier, elle regarde autour d'elle, elle est seule, et les oiseaux sont assourdissants. Elle s'éloigne encore sous les arbres, les mains derrière le dos.

Le chemin descendant la mène jusqu'à une cascade, elle s'y arrête, les pieds posés sur un gué de pierre, regardant tomber l'eau.

Un jeune homme, chemise ouverte et sans veste, vient s'accouder à la balustrade, à côté d'elle. Elle ne le regarde pas, il engage la conversation.

LUI : Vous aimez le bruit de l'eau ?

CLÉO : Oui.

LE JEUNE HOMME : C'est calme ici, vous ne trouvez pas ?

CLÉO : Oui, je trouve.

LE JEUNE HOMME : Tous les enfants ont disparu.

CLÉO : Quoi, disparu ?

LE JEUNE HOMME : Les autres jours c'est plein d'enfants.

CLÉO : Et alors aujourd'hui ?

LE JEUNE HOMME : Ah, aujourd'hui, ils sont tous à l'autre bout, à cause des travaux de la pièce d'eau, ils sont tous allés voir.

Cléo change de balustrade, tournant le dos au jeune homme. Mais peu après, il vient la rejoindre. Ils sont entre les deux cascades. Les feuilles scintillent au bord de l'eau.

CLÉO : Pourtant, de l'eau qui coule, il y en a ici.

LE JEUNE HOMME : Eh oui, l'actualité c'est bien plus rigolo.

CLÉO : Ce qui est rigolo, c'est que vous soyez au courant.

LE JEUNE HOMME : Je suis curieux.

CLÉO : Alors, pourquoi vous n'allez pas voir ?

LE JEUNE HOMME : Ah, je suis plus paresseux que curieux. Je crois sans voir. Enfin, j'aime mieux être ici.

Il y a un silence. Cléo n'a toujours pas regardé le jeune homme qui la regarde. Elle remonte son châle.

LE JEUNE HOMME : Il fait frais, vous n'avez pas froid ?

CLÉO : Non.

LE JEUNE HOMME : Il fait pourtant pas tellement chaud.

CLÉO : Moi, ça va, je suis plus couverte que vous.

LE JEUNE HOMME : Il devrait faire très beau, c'est l'été depuis ce matin.

CLÉO : Je trouve pas. Pour moi, l'été, c'est les vacances, le reste c'est n'importe quoi.

LE JEUNE HOMME : Mais aujourd'hui c'est l'été officiel, c'est Flore, c'est vous !

Elle le regarde, amusée.

CLÉO : Vous dites n'importe quoi !

Il a l'air d'un poussin, il ouvre les yeux tout grands, Cléo est tout étonnée de l'écouter.

LE JEUNE HOMME : Oui, moi j'aime bien parler. Ça ne vous intéresse pas de savoir que c'est le solstice aujourd'hui, le jour le plus long de l'année.

CLÉO : Le plus long, c'est bien vrai.

LE JEUNE HOMME : Alors vous savez aussi que c'est le

jour où le soleil quitte les Gémeaux pour entrer dans le Cancer.

CLÉO : Vous dites vraiment n'importe quoi. Taisez-vous !

Cléo a peur soudain, comme si les mots anodins d'un rôdeur de jardin cachaient un piège, comme s'il cherchait à la blesser. Elle s'éloigne, murmurant : « Excusez-moi. »

Antoine de 18 h 12 à 18 h 15

Antoine impose sa présence avec gentillesse. Il est un des éléments de cette nature où s'est réfugiée Cléo, aussi leur rencontre est-elle naturelle. La séquence l'est aussi. Le chapitre sera filmé en un seul plan, comme une respiration profonde.

PARC MONTSOURIS (suite).

Antoine, sur le gué, regarde s'éloigner Cléo, il fait quelques pas, prend sa veste puis vient vers Cléo. Derrière lui, les feuilles sont décolorées par le soleil couchant et la pagode au loin ajoute à l'exotisme de cette végétation pâle.

ANTOINE : Vous partez ?

CLÉO : Je crois, oui.

ANTOINE : C'est moi qui m'excuse de vous avoir fatiguée avec mes renseignements.

CLÉO : Vous voulez m'en donner encore un ? Quelle heure est-il ?

ANTOINE : Je n'ai pas de montre. Six heures, six heures un quart... Vous attendez quelqu'un ?

CLÉO : Moi, non, je passais.

ANTOINE : Moi non plus.

CLÉO : Ah, les hommes c'est pas pareil. Ils attendent toutes les femmes. Ils les abordent, ils leur parlent. D'habitude je ne réponds pas, mais là, j'ai oublié. J'avais l'esprit ailleurs. Puis vous avez l'air si calme.

ANTOINE : Je suis en permission.

CLÉO : Et ce costume ?

ANTOINE : Vous voyez, je suis à moitié en uniforme. A moitié parti, quoi. C'est que je repars ce soir. Oui, ce soir c'est fini. J'avais trois semaines et je n'ai rien fait, c'est trop court. Ça me fait plaisir de vous parler.

Ils sont debout, face à face, s'observant gentiment.

ANTOINE : Vous êtes mariée ?

CLÉO : Non. Est-ce que j'ai l'air d'une aventurière qui cherche quelqu'un ?

ANTOINE : Peut-être, non. Vous avez l'air d'attendre quelque chose, pas quelqu'un.

CLÉO : J'attends le résultat d'un examen.

ANTOINE : Ah, vous êtes étudiante.

CLÉO : Oh non, un examen médical, une analyse.

ANTOINE : Et vous êtes inquiète ?

CLÉO : Très, oui.

ANTOINE : De quoi avez-vous peur ?

Cléo s'éloigne brusquement, décidée à ne pas dire le mot

qui la brûle, puis elle ralentit, s'assoit sur un banc et répond doucement, comme un nœud de soie qui se défait.

CLÉO : Le cancer, je crois. Je le saurai ce soir.

Antoine s'approche lentement du banc, reste debout un moment puis s'assoit près de Cléo, ils sont tous les deux en pleine lumière, en pleine liberté, ils ont brulé toutes les étapes de l'approche, ils parlent. Derrière eux la pelouse est si blanche qu'on dirait de la neige.

ANTOINE : Que vous dire ? Il y a une chance sur deux que ce soit autre chose.

CLÉO : Je n'y croyais pas et puis une cartomancienne a vu dans mon jeu.

ANTOINE : Vous croyez aux cartes ?

CLÉO : Oui, j'ai peur de tout. Des oiseaux, de l'orage, des ascenseurs, des aiguilles, et puis maintenant, cette énorme peur de mourir.

ANTOINE : Si vous étiez avec moi en Algérie, vous auriez tout le temps peur alors.

CLÉO : Quelle horreur !

ANTOINE : Moi c'est plutôt mourir pour rien qui me désole. Donner sa vie à la guerre c'est un peu triste. J'aurais mieux aimé la donner à une femme, mourir d'amour.

CLÉO : Vous n'avez jamais été amoureux ?

ANTOINE : Oh si, des tas de fois, mais jamais autant que j'aurais voulu, à cause des filles, vous savez comme elles sont. Elles aiment, et puis total, elles aiment qu'on les aime. Elles ont peur de tout, de se donner à fond, d'y laisser une plume ou deux. D'être marquées. Elles aiment

à moitié, elles s'économisent. Leur corps c'est comme un joujou, ce n'est pas leur vie. Alors moi aussi je m'arrête en route et je débraye. Excusez-moi de vous dire tout cela, je ne vous connais pas.

CLÉO : Si, si, vous dites vrai.

ANTOINE : Vous avez déjà aimé ?

CLÉO : Oui, comme ça, comme vous dites; j'ai toujours eu peur de me faire avoir. Et maintenant, à quoi cela me sert-il, je me suis gardée pour...

Il se lève brusquement pour l'interrompre, et prend un ton badin puis se rassoit.

ANTOINE : Eh bien nous dramatisons, il me semble !

CLÉO : Je suis vraiment triste.

Elle penche la tête, caressant la veste du soldat sur le banc, puis gravement tendre :

CLÉO : Et puis tout ça, moi...

ANTOINE : Eh bien voilà, on est deux dans une bulle. Ça va mieux ?

Elle esquisse un sourire et ils restent là longtemps, se regardant sans pesanteur. Le soldat passe un doigt sur la main de Cléo.

ANTOINE : Oh, vous avez une jolie bague.

CLÉO : C'est une perle et un crapaud.

ANTOINE : Vous et moi.

Autre silence, traversé d'un merle, puis :

ANTOINE : C'est à quelle heure votre résultat ?

CLÉO : Le docteur doit aller voir à l'hôpital et je dois l'appeler ce soir.

ANTOINE : Pourquoi attendre ? Vous ne pouvez pas aller à l'hôpital ?

CLÉO : Je ne sais pas à quelle heure il y sera et puis, j'ai peur qu'il me le dise en face.

ANTOINE : Venez, on va y aller tous les deux. Où est-ce ?

CLÉO : A la Salpêtrière.

ANTOINE : Très bien, ce n'est pas loin de la gare de Lyon, comme ça vous m'accompagnez après si vous voulez.

CLÉO : On prend un taxi ?

ANTOINE : L'autobus, c'est plus gai.

Ils se lèvent du banc et s'en éloignent.

Cléo et Antoine de 18 h 15 à 18 h 30

Cette dernière longue séquence est une conciliation. Elle commence par un long mouvement de grue (le seul du film) allant d'une bulle à un paysage, de ce couple qui se met en route à un jardin vivant dont ils sont un détail.

Les plans seront longs mais d'un dessin très net, l'intérêt sera également réparti sur les deux personnages et sur les éléments extérieurs. Le jardin, l'autobus et l'hôpital ont la même couleur : celle de la douceur légère.

PARC MONTSOURIS.

Antoine et Cléo descendent le long des pièces d'eau, passent devant le kiosque-pagode où jouent des enfants. Tout en marchant, Antoine achève de rendre réglementaire sa tenue de soldat.

Le jardin reprend vie. On y voit des couples assis, des mères avec des poussettes. Ils marchent le long des

Cléo et Antoine de 18 h 15 à 18 h 30 95

pelouses. Les jets d'eau tournants scintillent dans les derniers rayons du soleil.

Antoine parle à Cléo comme on ne lui a sans doute jamais parlé, il dit ce qui lui passe par la tête, il est avec elle, il rajeunit.

ANTOINE : Une fois ma grand'mère est venue à Paris, elle a absolument voulu voir l'immeuble du *Petit Echo de la Mode*, qui est juste au coin du jardin. Parce qu'elle était abonnée. Et que grâce à ça, elle savait tout sur tout. Dans sa campagne où il n'y avait ni cinéma, ni librairie, elle pouvait parler des livres et des films comme vous et moi.

CLÉO : Oh moi, je n'aime pas lire les critiques. J'aime pas connaître l'histoire du film avant, ça me gâche, et puis c'est comme souhaiter une fête avant, ça porte malheur.

ANTOINE : Vous êtes superstitieuse alors ? Mais je peux vous souhaiter un bel été aujourd'hui, ça porte bonheur quand c'est le jour juste. C'est la fête à Flore.

CLÉO : Presque, mon nom c'est Florence. Mais on m'appelle Cléo, pour Cléopâtre.

ANTOINE : Quel programme ! Florence, c'est l'Italie. La Renaissance, Botticelli; une rose. Cléopâtre, c'est l'Egypte, le Sphinx... et l'aspic; une tigresse. Non, moi je préfère Florence. Je préfère la flore à la faune.

CLÉO : Quel bavard vous faites !

ANTOINE : Je vous ennueie ?

CLÉO : Mais non, vous m'amusez.

ANTOINE : Remarquez que Cléo tout court, c'est rigolo. On dirait « Cléo de Mérode », vous connaissez ?

CLÉO : Hum ! hum !... une chanteuse 1900 on m'a dit.

ANTOINE : Pas tant une chanteuse qu'une demi-mondaine. Une de ces cocottes de luxe qui ont affolé nos grands-pères.

CLÉO : Ah, nous revoilà à votre grand-mère.

ANTOINE : Eh oui ! Qui m'écrivait lorsque j'étais étudiant, de penser à mon avenir, et de ne pas me laisser aborder par des créatures en rentrant le soir chez moi. C'est drôle quand on connaît le quartier, j'habitais là-bas à la Cité, sept ans.

CLÉO : Moi c'est la première fois que j'y viens, j'ai juste accompagné une amie, elle allait chez un sculpteur, tout près d'ici, elle est modèle.

ANTOINE : Drôle de métier, il en faut. Moi je comprends pas. Je ne suis pas pudique.

CLÉO : Moi si, très. Pour moi, la nudité, c'est l'indiscrétion. C'est la nuit, et puis la maladie.

ANTOINE : Comment pouvez-vous dire ça ?

CLÉO : C'est ce que je sens.

Ils descendent l'escalier qui mène rue Gazan et voyant le bus, courent pour l'attraper à l'arrêt.

AUTOBUS 67.

Sur la plate-forme, Antoine reprend la conversation au point où il l'a laissée.

ANTOINE : La nudité, c'est comme l'été, il faudrait que tout le monde en ait.

CLÉO : Qu'est-ce que ça veut dire ?

ANTOINE : Quand on est nu, c'est simple. L'amour, la naissance, l'eau, le soleil, la plage, tout ça.

La rue Rungis commence à défiler, le bus ralentit et l'on voit sortant d'une clinique deux infirmiers qui portent une couveuse; un enfant minuscule y remue. Ils vont jusqu'à l'ambulance, le bus reprend de la vitesse. Les gens du bus commentent le spectacle. Une ou deux femmes se mettent aussitôt à parler de leurs enfants.

ANTOINE : Une fois, j'en ai vu sortir un, il avait l'air bien, il remuait les pieds, et pourtant il neigeait, il faisait froid. Moi ça me touche, quelqu'un de nu. Même au « strip-tease », c'est excitant mais c'est émouvant aussi.

CLÉO : Vous êtes souvent ému, vous alors.

ANTOINE : Pas souvent. La nudité, c'est pas souvent... Bon, eh bien le sujet est épuisé.

CLÉO : De quoi on parle maintenant ?

Le bus a traversé la place de Rungis puis c'est l'arrêt-section puis la rue Bobillot.

ANTOINE : Vous vous moquez, vous trichez. Je vous aboimine, je descends.

CLÉO : Oh, mais vous m'accompagnez.

ANTOINE : Vous aussi vous m'accompagnez. L'avez-vous oublié ? Sur le quai de la gare, un mouchoir à la main, comme une trop belle fiancée de troufion, les gens croiront que vous êtes là pour quelqu'un d'autre, mais moi,

vous m'aurez donné une photo comme preuve... C'est le moment de payer. Garçon, deux demis, non, deux « Pitié »... Je la regarderai une ou deux fois pendant le voyage. Vous voulez me donner une photo ?

CLÉO : Vous croyez ?

ANTOINE : Moi, je voudrais.

CLÉO : Comme ça, tout de suite ?

ANTOINE : Oui, après on oubliera. Et puis je serai si fier de l'avoir.

Il y a du monde à l'arrêt Tolbiac, aussi tous deux vont-ils s'asseoir. Cléo fouille dans son sac et donne une photo au soldat. Il s'exclame d'admiration et fait des grimaces. Le bus, un peu après, ralentit et l'arrêt Verlaine s'inscrit entre leurs deux profils.

CLÉO : C'est juste pour avoir une photo à montrer que vous m'avez abordée ? Vous êtes collectionneur, peut-être photomane.

ANTOINE : Et vous mélomane. Pas celle qui aime la musique, celle qui aime le mélo. Et de mauvaise foi en plus. Si je vous demande simplement de me donner une photo en vous avouant que je suis capable de vantardise, il faut simplement que vous soyez contente. Même les grands sentiments sont farcis de petites vanités. Et les grands esprits de sottises.

CLÉO : On dirait les maximes de La Bruyère comme à l'école. Je n'en ai pas retenu une seule. Mais le genre comme ça, vérité décourageante.

La rue achève de défiler, bruyante. Dans le bus presque plein on perçoit des bribes de conversations. Une jeune

étrangère parle du quartier (le XIII^e) qu'elle visite avec application. Un jour par arrondissement, c'est sa méthode. Un couple, plus loin, parle de la saison et du premier jour de l'été. Deux hommes ont des ennuis à leur usine. Le brouhaha va son train. Le bus arrive place d'Italie, contourne le jardin central avant de s'arrêter à la section. Sur la place, un manège d'enfants et des autos dans tous les sens.

ANTOINE : Place d'Italie. Florence... Vous voilà chez vous, ou presque. Connaissez-vous le nom de ces arbres ? Des « paulownia ».

LE RECEVEUR : Place d'Italie, fin de section.

Le bus repart et tourne vers le boulevard de l'Hôpital dont l'écriteau frappe la vue de Cléo, elle se lève et va sur la plate-forme. Antoine la rejoint et de sa main fait envoyer les images devant les yeux de Cléo.

ANTOINE : Vous savez, des « paulownia », il y en a aussi place de la Contrescarpe, et puis en Chine et au Japon. C'est un arbre plutôt rare, il vient de Pologne.

CLÉO : Ah, c'est presque fatigant avec vous, il faut toujours apprendre.

ANTOINE : C'est mon côté touche à tout. Magasin pittoresque.

CLÉO : Vous avez réponse à tout. Moi c'est drôle, quand je pense par hasard, j'ai plutôt question à tout. C'est parce que je n'ai pas l'habitude. Aujourd'hui, tout m'étonne. La figure des gens, et la mienne à côté. Vous savez où est l'arrêt ?

ANTOINE : Oui, au métro Saint-Marcel.

Le bus ralentit encore et longe une camionnette revenant des Halles, le toit couvert de fleurs emballées dans des journaux.

Antoine se penche et arrache une marguerite qu'il offre à Cléo. Elle lui dit « Merci » et le regarde. Ils ne se quittent plus des yeux jusqu'à l'arrêt « Pitié », où ils descendent.

Le métro souterrain devient ici aérien, ils en longent les grilles puis passent sous le pont, et marchent parmi les arbres en quinconce du square de l'hôpital. Cléo est grave mais souriante.

ANTOINE : Ce quartier est plein d'hôpitaux, La Pitié et celui-ci sont voisins. Comme si on soignait mieux dans le XIII^e et le XIV^e arrondissements, il y a Broca, Cochin, Baudelocque, Le Val de Grâce, et puis il y a « La Santé ».

CLÉO : Vous riez de tout, c'est désarmant.

ANTOINE : Alors je suis désarmé.

Ils entrent à l'hôpital de la Salpêtrière. Dans le hall, rempli des fiches des employés, Cléo semble perdue, elle va jusqu'à la cour, regarde et revient.

CLÉO : Je ne sais plus où c'est. Je suis venue en taxi l'autre fois.

ANTOINE : Faut demander.

Elle s'avance jusqu'à la vitrine du portier, son visage s'encadre dans la fenêtre du guichet. Antoine est un peu en retrait.

CLÉO : S'il vous plaît, monsieur, le service des Laboratoires ?

L'INFIRMIER : C'est pour quoi ? On ne peut pas y aller comme ça.

CLÉO : Je dois voir le docteur Valineau.

L'INFIRMIER : Il n'est pas là.

CLÉO : Mais je l'ai vu ici, il y a deux jours. C'est au fond à droite ?

L'INFIRMIER : Non, à gauche sous le porche. Ça m'étonnerait qu'il y soit encore.

Un autre employé prend le téléphone et demande :

L'EMPLOYÉ, au téléphone : Le docteur Valineau est encore là ?

De sa main il fait signe que non.

L'INFIRMIER : Il est parti.

CLÉO : Mais il m'a dit qu'il passerait en fin de journée.

ANTOINE : Il a dit « en fin de journée » comme ça, mais un premier jour d'été, comment savoir l'heure vraiment ?

CLÉO : Ah vous, cessez de plaisanter, c'est moi qui suis malade.

ANTOINE : Il faut pas vous fâcher. C'est méchant, oui. Je plaisantais, c'est vrai !

CLÉO : Eh bien moi, je ne plaisante pas. Je vais le chercher.

Cléo s'avance dans la cour-jardin de l'hôpital. Antoine la rattrape.

ANTOINE : S'il est parti, c'est pas la peine.

CLÉO : Peut-être qu'il est sorti pour le moment, puisque à moi il m'a dit qu'il venait. C'est énervant ! Depuis deux jours que j'attends ce soir...

Il lui sourit et l'entraîne dans le jardin. Au fond, l'hôpital est un énorme bâtiment horizontal, ancien. Sur les bancs des allées, une ou deux vieilles femmes se plaignent doucement d'avoir peu de visites. Des infirmières en cape noire s'éloignent le long des allées. Antoine et Cléo marchent lentement.

ANTOINE : On dirait vraiment pas un hôpital. On dirait un château d'autrefois. Un parc pour donner des fêtes. Votre main, Florence.

Un temps, puis :

ANTOINE : Et cet arbre, vous l'aimez ? C'est un cèdre du Liban. Vous n'avez pas des envies de voyage, vers le soir ?

CLÉO : A quelle heure est votre train ?

ANTOINE : Un peu avant huit heures, et le bateau demain matin.

CLÉO : Il nous reste si peu de temps. C'est idiot de chercher le docteur. Ça ne presse pas tellement, je lui téléphonerai ce soir... Oui, j'ai envie de connaître le Liban, et les « paulownia ». Et votre adresse, donnez-la-moi tout de suite, après on va oublier.

Elle a soudain renoncé à ce qui la tourmente, elle pense à Antoine, elle est avec lui. Elle s'arrête, revient sur ses pas et s'assoit sur un banc. Il la regarde en souriant, prend le petit carnet qu'elle lui tend, murmure « Merci Flo-

rence, merci Cléo » en caressant du bout des doigts les deux joues de Cléo, s'assoit et écrit son adresse.

Elle reprend le carnet et le range, avec la marguerite, dans son sac. Derrière eux, un cèdre et le bâtiment central de l'hôpital.

Le soleil a presque disparu. Il en reste des lueurs. Le temps, entre eux, s'étire et rétrécit, ils ne bougent pas, ils se laissent faire.

La caméra, à partir de maintenant, les filmera tantôt de près, tantôt de très loin.

CLÉO : Oui, c'est un beau jardin. Il sent bon. Il est bien soigné. On reste un peu ou on s'en va ? Je suis un peu fatiguée. Voulez-vous qu'on dîne à une terrasse ? Ou ailleurs ?

ANTOINE : Comme vous voulez.

CLÉO : On a tout le temps.

Ils sont minuscules dans cet énorme jardin, et calmes. Puis de nouveau proches, ils parlent.

ANTOINE : Vous savez à quoi je pense ? Tout à l'heure, je me suis trompé quand j'ai dit Flore... La déesse de l'été se nommait Cérès.

CLÉO : Et Flore alors, et moi ?

ANTOINE : Flore, c'est la déesse du printemps.

CLÉO : Il a fini hier, le printemps.

ANTOINE : Ça ne fait rien, aujourd'hui, c'est l'été de Flore...

Ils sont sur le banc lointain et au bout du chemin apparaît une auto décapotable qui freine brusquement à leur

hauteur. Cléo se lève, s'avance et tend la main au docteur. Antoine se lève aussi.

LE DOCTEUR : Il fallait venir jusqu'à mon bureau. Vous n'osiez pas ?

CLÉO : On m'a dit que vous étiez parti, que je ne pouvais pas entrer au service des analyses.

Antoine s'approche de l'auto.

ANTOINE : Je suis le frère de Florence, et je repars ce soir, c'est pourquoi je voulais vous voir. Forcément, je m'inquiète.

LE DOCTEUR : Il ne faut pas vous inquiéter outre mesure. Nous allons nous occuper de votre sœur avec beaucoup d'attention. Elle aura un traitement un peu fatigant, mais je pense qu'après deux mois de rayons, tout ira bien. Elle vous tiendra au courant, mais vous pouvez m'écrire si vous le désirez. A demain, Mademoiselle. Venez vers 11 heures, je vous indiquerai la marche à suivre.

Le docteur remet ses lunettes noires et repart brusquement. Ils deviennent brusquement petits, silhouettes dans ce jardin désert. Puis de nouveau présents et proches.

Ils se mettent à marcher, ils sont de face, côte à côte. Antoine est grave, comme pétrifié par la réalité du diagnostic, Cléo semble flotter. Elle murmure :

CLÉO : Pourquoi ?

ANTOINE : Je regrette de partir, je voudrais être avec vous.

CLÉO : Vous y êtes.

Il la regarde, étonné, heureux, malheureux. Une larme

perle au bord de ses yeux. Ils marchent toujours, leurs deux visages séparés seulement par le porche noir, au loin, qui mène à l'autre cour.

Cléo sourit doucement, regarde furtivement Antoine.

CLÉO : Il me semble que je n'ai plus peur. Il me semble que je suis heureuse.

L'horloge de l'hôpital tinte la demie de six heures. Ils marchent toujours et se regardent.

FIN

CHANSONS

Il est de la terre
Il est de la terre
Il est de la terre
Il est de la terre

Il est de la terre
Il est de la terre
Il est de la terre
Il est de la terre

Il est de la terre
Il est de la terre
Il est de la terre
Il est de la terre

LA BELLE P.

rock

Si j'ai du talent
il est fort galant
mon corps insolent
le prouve aisément

mon corps précieux
et capricieux
l'azur de mes yeux
audacieux

car j'ai des appâts
tracés au compas
qui ne trompent pas
le monde

qui veut mes faveurs
savoir la saveur
de ma bouche en cœur
de mon cœur vainqueur

qu'il vienne à minuit
en catimini
les poches garnies
ni vu ni

nous serons amants
abusivement
et folatrement
un moment

mais pour un moment
seulement

LA MENTEUSE

valse

je t'ai menti
je savais très bien qui tu étais
ton incognito f'sait ma gaieté
et ton compte en banque ma volupté

tu croyais séduire tu m'achetais
moi perfidement je t'aimantais
je te mentais

je t'ai menti
Hidalgo entraît quand tu sortais
par lui je me laissais maltraiter
pour toi je faisais l'enfant gâté
je te récitais des faux-serments tu t'es
cru mon doux amant assermenté
je te mentais

je t'ai menti
tu étais trop vieux trop mal bâti
pour ton argent je te supportais
mais j'attendais l'heure où tu partais
te ruiner c'était te faire la charité
tu es mort je l'ai bien mérité
je te mentais
je t'ai menti
j'en suis sortie.

<i>Avant-Propos</i>	7
<i>Générique</i>	11
<i>Prologue</i>	15
1. <i>Cléo de 17 h 05 à 17 h 08</i>	21
2. <i>Angèle de 17 h 08 à 17 h 13</i>	23
3. <i>Cléo de 17 h 13 à 17 h 18</i>	29
4. <i>Angèle de 17 h 18 à 17 h 25</i>	34
5. <i>Cléo de 17 h 25 à 17 h 31</i>	41
6. <i>Bob de 17 h 31 à 17 h 38</i>	47
7. <i>Cléo de 17 h 38 à 17 h 45</i>	56
8. <i>Quelques autres de 17 h 45 à 17 h 52</i>	63
9. <i>Dorothée de 17 h 52 à 18 h</i>	67
10. <i>Raoul de 18 h à 18 h 04</i>	75

- | | |
|---|----|
| 11. <i>Cléo de 18 h 04 à 18 h 12</i> | 81 |
| 12. <i>Antoine de 18 h 12 à 18 h 15</i> | 89 |
| 13. <i>Cléo et Antoine de 18 h 15 à 18 h 30</i> | 94 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, AVENUE
PIERRE-BROSSOLETTE, A MONTROUGE
(SEINE), LE SEPT AOÛT MIL NEUF CENT
SOIXANTE-DEUX.

Dépôt légal : 3^e trimestre 1962
N° d'édition : 9031 — N° d'impression : 5396
Imprimé en France

AGNÈS VARDA

CLÉO DE 5 À 7

Cléo de 5 à 7, c'est un portrait de femme inscrit dans un documentaire sur Paris, mais c'est aussi un documentaire sur une femme et l'esquisse d'un portrait de Paris.

A la lecture, le film devient le roman d'une jeune femme malade, saisie par l'idée de sa mort possible.

C'est une chanteuse de petit renom, avec accessoires classiques d'une autre époque : déshabillé à plumes, amant distingué, servante-confidente, pianiste-artiste ; elle est toute entourée de miroirs. Mais un jour elle voit la mort. Elle a peur et son regard affolé découvre un monde inhabituel (pour elle) mais tellement normal. Dans la rue, dans les cafés, elle regarde les gens. Elle prend « un bain de multitude ».

Puis elle va voir son amie qui est modèle, puis elle va se promener dans un parc et y rencontre un jeune homme tranquille.

De la superstition à la peur, de la rue de Rivoli au café du Dôme, de la coquetterie à l'angoisse, de Vavin à la Gare du Maine, de l'apparence à la nudité, du parc Montsouris à la Salpêtrière, Cléo découvre, un peu avant de mourir, la couleur étrange du premier jour d'été, où la vie lui devient possible.

Agnès Varda, née en 1928, a été photographe du T. N. P. depuis sa création. Son premier film, *La Pointe courte*, est sorti en 1954 et a été suivi par de courts métrages : *O saisons ô châteaux* en 1957, *L'Opéra Mouffe* et *Du côté de la côte* en 1958. Agnès Varda continue à avoir des activités de reporter photographe.

nrf

